



HAL
open science

Mi vida

Patrick Bonjour, Soiyarta Attoumani, Daniel Senovilla Hernandez, Cécile Bruckert

► **To cite this version:**

Patrick Bonjour, Soiyarta Attoumani, Daniel Senovilla Hernandez, Cécile Bruckert. Mi vida. Observatoire de la Migration de Mineurs, 109 p., 2022, 978-2-9556328-3-3. hal-03971754

HAL Id: hal-03971754

<https://hal.science/hal-03971754v1>

Submitted on 3 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



MI VIDA

SOIYARTA ATTOUMANI

DESSINS- PATRICK BONJOUR

MI_VIDA

Mon Combat

TEXTE : SOIYARTA ATTOUMANI
DESSINS: PATRICK BONJOUR

AVEC L'ACCOMPAGNEMENT DE CÉCILE BRUCKERT, DIRECTRICE DE MUSIQUE À MAYOTTE

MISE EN MAQUETTE : DANIEL SENOVILLA HERNÁNDEZ

OUVRAGE ÉDITÉ PAR L'OBSERVATOIRE DE LA MIGRATION DE MINEURS DANS LE CADRE DU PROJET MIGRATION POSITIVE



Observatoire
de la Migration
de Mineurs

MIGRINTER - CNRS - Université de Poitiers



MUSIQUE À MAYOTTE

Cet ouvrage a été soutenu par le programme CPER INSECT piloté par la Maison de Sciences de l'Homme et de la Société de Poitiers avec le concours financier de la Région Nouvelle-Aquitaine



GRAND POITIERS
Communauté d'agglomération



RÉGION
Nouvelle-
Aquitaine



Sommaire

Chapitre I – Mon enfance à Tsembehou

Au village	11
Ma famille	11
L'école	12
Les vacances	14
Les premiers signes	14
Le décès de grand-père paternel	16
Une journée spéciale à la campagne	17
Apprentis cultivateurs	18
Le mois du Mawulida	20
Le mois du Miradji	22
La dispute	24
Une nouvelle naissance	28
Nos deux écoles	31

Les signes s'aggravent	32
Première hospitalisation	34
De la pédiatrie à la réanimation	35
Une décision difficile à prendre	38
Au revoir	39

Chapitre II – Évacuation sanitaire vers Mayotte

Deux mois d'hospitalisation	41
Notre vie à Kaweni	44
Puis en Petite-Terre	45
Retour en Anjouan pour les vacances	46
Fin des vacances à Anjouan	47
De Kaweni à Vahibe	49

Journées de soins	50	Sur une plage à Mayotte	72
Je grandis	51	Chez mon Oncle	73
Une nouvelle décision impossible à prendre	54	Nouvelle Installation à Vahibé	75
Chapitre III – Retour vers Anjouan		Les soins au Centre Hospitalier de Mayotte	76
La détermination d’Assaendi	57	Arrivée de Père	77
Mes derniers pas	58	Examens médicaux – Un traitement adapté	78
De nouvelles amitiés	59	De l’eau et de l’électricité	81
Les mouchoirs brodés	62	La force des traditions	82
Le décès de notre grand-père maternel	63	La quête des papiers	82
Le mariage d’Assaendi	66	Les métiers de kinésithérapeute et d’ergothérapeute	83
Chapitre IV - Retour vers Mayotte		À la recherche d’une formation	87
Un faux départ	67	L’école de musique	88
Le départ clandestin	69	Les papiers toujours	92
La traversée	71		

Solenne et les travaux à Vahibé 94

Chapitre V- L'espoir toujours

Des nouvelles de ma famille et
de mes belles amitiés 95

L'année 2020 99

Mes sincères remerciements 102

Note explicative sur les traversées de Soiyarta

Témoignage des élèves ayant accompagné Soiyarta

Soiyarta: un récit de vie positif

MI VIDA

Mon Combat



TEXTE : SOIYARTA ATTOUMANI

SOIYARTA EST NÉE LE 31 DÉCEMBRE 1996 À TSEMBEHOU SUR L'ÎLE D'ANJOUAN. SA LANGUE MATERNELLE EST DONC L'ANJOUANAIS, SHINDZUANI. SON PARCOURS SCOLAIRE S'ARRÊTE, DU FAIT DE SA MALADIE, APRÈS SEULEMENT DEUX ANNÉES D'ÉCOLE PUBLIQUE DANS SON VILLAGE. LES COURS ÉTAIENT DISPENSÉS OFFICIELLEMENT EN FRANÇAIS, MAIS DANS LA RÉALITÉ, LES ÉCHANGES SE FAISAIENT LE PLUS SOUVENT EN SHINDZUANI. CURIEUSE, VIVE ET VOLONTAIRE, SOIYARTA CONTINUE ALORS SEULE SES APPRENTISSAGES, INVENTE DES JEUX AVEC SES FRÈRES ET SŒURS, SE RÉGALE DE NOMBREUSES ÉMISSIONS TÉLÉVISÉES QUI LUI PERMETTENT DE PARLER AUJOURD'HUI COURAMMENT, NOTAMMENT LE FRANÇAIS, QUI S'EST IMPOSÉ À ELLE POUR ÉCRIRE CE RÉCIT. CHAQUE LANGUE ENTENDUE LUI PROCURE LE GOÛT DE LA PAROLE. SON RÊVE EST DE TRAVAILLER DANS LA COMMUNICATION, RÉPONDRE AU TÉLÉPHONE, PRENDRE EN CHARGE DES MISSIONS DE TRADUCTION, DE SECRÉTARIAT, POUR LESQUELLES ELLE SE FORME.



DESSINS: PATRICK BONJOUR

APRÈS QUATRE ANS DE DROIT À GRENOBLE ET UN AN DE SERVICE MILITAIRE EN ALLEMAGNE, IL MONTE À PARIS POUR DEVENIR DESSINATEUR DE PRESSE (COLLABORATIONS DANS UNE SOIXANTAINÉ DE JOURNAUX DEPUIS TRENTE ANS). DÉCOUVERTE DE LA COULEUR DANS UN ATELIER DE GRAVURE EN 1990. DEUX BEAUX ENFANTS EN 1996 ET 2000, UNE TRENTAINÉ DE LIVRES, DES EXPOSITIONS, DES ATELIERS D'ARTS PLASTIQUES POUR ENFANTS OU PERSONNES ÂGÉES DÉPENDANTES, PAS DE RATONS LAVEURS EN REVANCHE MAIS DES CARTES POSTALES, DES AFFICHES, DES VITRAUX, DES SCULPTURES BOIS-MÉTAL, DES CÉRAMIQUES...



Chapitre I – Mon enfance à Tsembehou

Au village

Je suis née en 1996 à Tsembéhou, sur l'île d'Anjouan dans l'archipel des Comores. C'est un petit village, plus grand que ses deux voisins, Dindri et Chandra. Ils sont communément surnommés "cuvette" comme pour ne former qu'un. Ici, presque tout le monde se connaît et durant la journée, les enfants, même en bas âge, se promènent à leur guise et sans crainte. Ça vit, ça court, ça joue dans les ruelles de mon village ! La coutume comorienne veut que lorsqu'une fille se marie, sa maison soit construite chez sa mère ou dans un terrain appartenant à ses parents. La maison où je vis se trouve au milieu du terrain familial.

Ma famille

Bienvenue chez moi, je m'appelle Soiyarta. Affectueusement on me surnomme Soiya. J'ai deux frères, Assaendi l'ainé de la fratrie et Chouanyibou le plus jeune ainsi qu'une grande sœur El- Badriat. Lorsque vient la nuit, dans la petite chambre qui fait aussi office de salle à manger, mes deux aînés et moi adorons nous chamailler avec nos oreillers. On se met en mode "combat". On se dispute aussi souvent pour savoir qui fera telle ou telle tâche pour la maison. Mère parvient toujours à se faire respecter et nous mettre d'accord.

Père est chauffeur de profession, mais actuellement employé à la Poste comme magasinier. Mère est cultivatrice. Je traverse un début d'enfance normal et heureux. Très aimée, choyée, je suis toujours protégée par mon grand frère qui prend sans cesse ma défense lorsque je me chaille avec ma grande sœur. Elle aussi me défend à son tour quand une tierce personne veut me faire du mal. J'espère que je saurai veiller sur mon petit frère de trois ans, comme le font mes aînés.

L'école

En 2002 je suis admise à l'école en première année, la classe de CP1. C'est une phase de découverte pour les apprentissages et une étape importante pour me lier d'amitié avec de nouveaux camarades. J'apprends les chiffres avec des bâtonnets naturels taillés dans un roseau de citronnelle et les couleurs avec des jetons que nous réalisons nous-même en carton découpé et peint. Ce privilège nous est confié comme un devoir de classe. Pour l'écriture l'enseignant nous tient la main pour former de jolies lettres. Une fois sortie de l'école, j'ai l'habitude de poser mon cartable et de sortir dehors m'amuser avec mes amies du quartier. Cette première année passe très vite, mon grand frère Assaendi est en CM1 et ma grande sœur El-Badriat en CE2 et en fin d'année je suis admise en classe supérieure, le CP2. Je ressens une joie immense et une grande fierté. Mais mon grand frère n'est pas passionné par l'école. Il assiste rarement aux cours, il préfère de loin s'amuser avec ses amis dans les bois et attendre la fin des cours pour rentrer avec les autres élèves, contrairement à El-Badriat qui elle se passionne pour les études et ne s'absente jamais.



Les vacances

La période de vacances annonce ce bonheur de programmer de magnifiques randonnées, des jeux et beaucoup de repos. Les nuits sans électricité, je suis souvent dehors jouant avec mes amis sous la lumière de la lune. C'est presque comme au petit jour mais en plus beau. C'est parfait pour continuer à jouer et cette beauté captivante ne donne pas envie de rentrer chez soi. Pourtant il faut le faire avant le couvre-feu qui est à dix-neuf heures. On peut cependant veiller jusqu'à vingt heures seulement si l'on reste à proximité de la maison. Ces nuits-là, nous jouons aux voleurs et aux policiers avec un ballon ou bien encore au chat derrière la maison. C'est magique! Des moments inoubliables, remplis de liberté et d'insouciance. Tous les enfants du quartier se retrouvent comme si c'était une cour de récréation où les petits, les moyens et les grands ne se mélangent pas. Cette place est toujours animée et bien que l'électricité soit rare, ces nuits de jeux collectifs sont radieuses.

Les premiers signes

Dernièrement je suis un peu faible. Le soir je m'endors sans manger, je n'ai pas faim. Lorsque je me lève, j'ai d'abord très soif, mais après avoir bu et mangé, j'ai immédiatement besoin de m'allonger pour récupérer à cause de cette sensation de malaise. Ce matin, je me réveille malade, j'ai de la fièvre et mal au ventre. Habituellement, on me donne quelque chose pour les douleurs, mais aujourd'hui, rien ne me calme. Ça devient sérieux, je viens de vomir et la température monte.

Mère me quitte un instant, sort de la maison et cherche si père est rentré. Grand-mère l'aperçoit et voit sa mine inquiète. Consciente de l'urgence, elle sort à son tour pour nous rejoindre et croise un taximan. C'est lui finalement qui nous conduira très volontiers au dispensaire car entre villageois on se rend service comme dans une famille. Lorsqu'il nous dépose et poursuit sa route, le chauffeur de taxi croise Père et lui explique la situation. Nous connaissons bien ce dispensaire car mon grand-père y a séjourné plusieurs fois mais il n'y reste jamais longtemps. Il n'aime ni les hôpitaux, ni les médicaments !! Je suis hospitalisée deux jours et le troisième, on me laisse sortir à dix-sept-heures. Un peu capricieuse, je le reconnais, je refuse catégoriquement de rentrer à pied. En fait, je veux rentrer en voiture avec Père. Mère décide alors de s'arrêter chez mon oncle qui habite juste en bas de l'hôpital. Pour patienter, on nous sert à manger et une heure après, Père arrive enfin, mais il est à pied et apprend que je refuse de marcher. Il me convainc de rentrer avec la promesse qu'il m'emmènera plus tard pour une balade en voiture. Ainsi Mère et moi nous nous dirigeons vers la maison, tandis que Père patiente pour accueillir une personne qui devait nous rendre visite et n'est jamais venue.

Le décès de grand-père paternel

Père descend alors à son tour, mais au bout de quelques mètres, il croise son frère qui lui apprend le décès de notre grand-père paternel. Alors que nous sommes sur le point de diner, Père arrive. Il s'assied près de Mère et lui parle tout bas, de sorte qu'on ne sache rien pour l'instant de la triste nouvelle. Au moment de se mettre à table, observant leurs visages inquiets, on sent qu'il se passe quelque chose de grave. Néanmoins, on ne pose pas de question. C'est seulement après avoir diné qu'ils nous annoncent le décès de notre grand-père. Je ne me rends pas vraiment compte de ce que veut dire "mourir". Mais je comprends que nos petits rituels comme lorsqu'il revenait de la campagne et que nous nous précipitions vers lui pour le saluer avec nos sourires innocents ou lorsqu'on lui prenait son lourd panier, *kalaga*, rempli de fruits et légumes, tous ces moments ne seront plus. Il cachait aussi toujours des friandises pour ma cousine Faouzia, avec qui j'étais inséparable. Bien que Faouzia ait perdu très tôt sa mère, elle n'a pas compris la situation aussi vite que moi. Pourtant, elle y a été confrontée bien plus jeune. En fait, elle ne se souvient plus trop de sa maman car notre grand-mère a su combler ce vide. Un rôle qu'elle a pris à cœur même si elle a pleinement conscience qu'une mère est irremplaçable. En allant me coucher ce soir-là, je me demande comment mes frères et sœurs ressentent leur douleur. Mais on s'est tous endormi en silence. Quant à mes parents, ils se sont rendus chez notre grand-mère. Mère est restée au chevet du défunt pour lire le coran et Père a pris sa voiture pour annoncer la nouvelle à ses autres frères et sœurs. Au petit matin, lorsque mon frère et moi sortons de nos lits, la maison est vide. Toute la famille est déjà à l'enterrement qui a lieu chez Grand-mère. À notre arrivée tardive, on nous sert du thé et des gâteaux, mais grand-père est déjà enterré.

Après ces tristes funérailles, la vie reprend petit à petit son cours ainsi que l'école. Cependant, à chaque fois que je suis chez Grand-mère, je ressens toujours la mort et cela m'effraie, mais je ne le dis à personne. Si on me demande un service dans la maison, j'y entre le plus vite possible et sors aussitôt en courant.

Une journée spéciale à la campagne

Aujourd'hui Mère et moi partons à la campagne chercher du bois, des feuilles *brede* de maniocs et des noix de coco. Nous sommes sur le point d'arriver dans notre champ familial lorsque Mère se retourne pour s'assurer que je vais bien, mais elle aperçoit au loin un vieil homme qu'elle sait un peu bizarre. Il ne peut cependant pas nous voir car nous passons dans un virage. Mère m'appelle et me dit inquiète : « Soiya, cours-vite ». Arrivées au champ, Mère n'est toujours pas rassurée, elle me demande de me cacher derrière un palmier, *mtsampu*. On patiente immobiles pendant quelques minutes afin de voir si l'homme continue sur le chemin.... On observe plusieurs passants mais le vieil homme a disparu... nous voilà soulagées. Sortant de notre cachette, nous reprenons notre marche pour accomplir nos cueillettes. C'est alors que j'ose demander : « Mère, pourquoi fallait-il se dépêcher et ensuite nous cacher ? » Elle m'explique : « Le vieil homme a un problème mental et il lui arrive d'être agressif et de s'en prendre aux femmes ». Sa réponse me fait froid dans le dos mais nous commençons la cueillette prévue ce jour-là. Au moment de partir, Mère attache avec des *brede* de manioc un petit paquet de bois pour moi et un plus gros pour elle. On reprend notre descente des collines, mais je me fatigue vite ce qui nous oblige à faire plusieurs pauses. Pourtant une fois à la maison, je ne reste pas en place car j'ai toujours envie de sortir pour retrouver mes amies.

Apprentis cultivateurs

Comme vous le savez, mère est cultivatrice. A la saison des pluies *kashkasi*, elle cultive des tomates avec ma tante, sa sœur cadette. Avant de commencer la plantation, elles font un petit plateau à base de terre et de crottes de vache. Elles y mettent des graines de tomates et les couvrent d'une moustiquaire afin de protéger le plateau des poules et autres bestioles susceptibles d'altérer la germination. Au bout de quinze jours, elles ont déjà des petits pieds de tomates prêts à être mis en terre.

Bien que ce soit la saison du *kashkasi*, la pluie ne tombe malheureusement pas tous les jours. Il y a un champ situé à proximité de chez nous qu'on appelle Hama Homa et c'est là que nous apprenons, mes deux aînés et moi, à mettre en terre quelques pieds de tomates et de piments, indispensables pour agrémenter nos plats traditionnels. Nous aidons à porter l'eau et nous avons, après quelques semaines, la joie de voir sortir de terre nos plantations qu'il faut attacher à l'aide de rubans de tissu sur des tuteurs en bois afin d'éviter qu'elles ne touchent le sol. Parfois, des parasites envahissent les feuilles et nous nous amusons tous les trois, en faisant la course, à retirer ces vilaines petites bêtes. On ne voit pas le temps passer quand on est ensemble et parfois on rentre tard. Au moment de la récolte, on aide au transport. Il faut manipuler les légumes avec délicatesse pour ne pas les abîmer car, dès notre retour à la maison, père se rend au grand marché à Mutsamudu, la capitale où un commerçant lui achète une grande partie de la production. Nous en gardons toujours un peu pour vendre devant la maison. C'est très instructif et gratifiant de voir ainsi germer, grandir et de pouvoir cueillir, vendre et manger les productions de notre campagne Hama Homa.



Le mois du Mawulida

Le premier jour du *Ramadwan*, mois du *Mawulida*, qui est la fête du prophète Mohamed, paix à son âme et à sa famille, le village entier prépare à manger pour tous. Cette journée se prévoit en avance par la cueillette de fruits de saison, tels que des bananes mûres et de la canne à sucre. On prépare également différentes pâtisseries qui sont ensuite amenées à la mosquée du vendredi. Certaines femmes inventent de nouveaux masques de beauté un peu comme le *msindzano*, ce fameux masque de beauté naturel aux senteurs tropicales. Les préparatrices varient en effet les parfums selon leurs envies. C'est un moment de partage et de création. Tout le monde s'amuse beaucoup avec convivialité et sérénité. Même les hommes marquent leur front avec du *msindzano*. La nuit du *Mawulida* est l'un des rares moments où parents et enfants se trouvent dehors à une heure tardive.

Cette nuit-là, ma tante, mère, mon grand frère Assaendi, ma grande sœur El-Badriat, mon petit frère Chouanyibou et moi-même, sommes devant la grande mosquée. Il y a tellement de monde que certains se perdent, d'autres se croisent tout simplement. Nous écoutons la lecture du *Mawulida* qui dure environ quatre heures. Vers minuit, nous partageons les sachets de gâteaux préparés et mère estime qu'il est déjà très tard et nous demande de rentrer. Quel dommage! Nous les grands, nous aimerions bien rester plus longtemps mais notre petit frère s'est endormi dans les bras de Mère. Je me demande bien comment il a pu trouver le sommeil avec tout ce bruit! Nous rentrons tout de même joyeusement. Assaendi aide Mère à porter Chouanyibou qui continue sa nuit dans ses bras.

Le lendemain c'est donc *Idi Mawulida*. Comme il n'y a pas d'école, on se lève très tard et en fin de matinée on se remémore cette nuit de partage.

Personnellement j'aimerais que cette tradition perdure à jamais. On se dit vivement l'année prochaine !



Le mois du Miradji

Le mois de *Shâmbani* est le mois des pique-niques appelés *vule*, une tradition bien vivante. Il précède le mois du *Ramadwan Mubarak*. Durant ce mois sacré, j'ai pour mission de faire la vaisselle mais aussi l'immense plaisir de m'occuper de mon petit frère et de mes deux cousins. Mon devoir est de les garder loin des cuisines pendant que leurs mères et El-Badriat préparent le repas pour rompre le jeûne, *futari*. Parfois, mon grand frère Assaendi prend la relève afin que je puisse rejoindre les femmes et apprendre les recettes magiques. Il arrive que Père ne rentre pas à temps à la maison. Il rompt alors le jeûne dans son taxi. On prend généralement notre *futari* dans la cour, c'est plus spacieux et tellement beau de partager ce repas en famille... surtout en plein air ! Durant ce mois particulier, dans mon école nous avons cours une semaine en matinée, les deux semaines suivantes l'après-midi et ainsi de suite.

Cette année, les examens se déroulent durant le *Ramadwan*. Pas question de sortir, il faut réviser au maximum pour réussir le passage dans le niveau supérieur, le CP2. La veille de l'examen on a l'obligation d'avoir trois feuilles sur soi. On écrit son nom et prénom sur chacune d'elles. On inscrit également les différentes matières évaluées, à savoir la dictée, les mathématiques et le français. Les stylos noirs, bleus et rouges attendent patiemment dans nos trousse. Le jour tant attendu, on se réveille et on se prépare. Je suis enfin prête mais surtout stressée. De toutes les activités je préfère la dictée. Mais personne ne peut choisir. Il faut juste faire de son mieux pour chaque matière et sans tricherie.

Dans la classe, nous sommes encadrés par un enseignant supplémentaire. La présence de ces deux adultes que nous ne connaissons pas augmente le stress. Ils commencent par nous donner des consignes, règles à suivre et à respecter. Ils nous expliquent bien que tricher entraîne une sanction qui sera l'exclusion de la salle et l'interdiction de passer les autres épreuves. C'est le moment de se souvenir des leçons et de se concentrer sur le premier test, la dictée. Après les deux premières matières, nous avons une pause de trente minutes pour goûter. On en profite aussi pour faire des commentaires sur les examens et les professeurs présents ! Dans cette cour de récréation on observe nos professeurs qui sont là comme de simples spectateurs, veillant sur nous, afin que personne ne fasse de bêtises. Ils font tout leur possible pour qu'il n'y ait pas d'incident que ce soit en cours ou dans la cour ! Après cette pause, on rentre pour une toute dernière évaluation avant les grandes vacances. Enfin l'année s'achève. On se retrouve tous dehors pour commenter cette journée intense. Les uns disent que c'était facile et les autres difficile. Je les écoute en silence, en attendant les résultats. J'ai peur que mes paroles ne me portent malheur et que je redouble.

En attendant les résultats, en cette période sacrée du *Ramadwan*, les journées se poursuivent dans la paix et l'humilité. Ce mois arrive bientôt à son terme, nous sommes au vingt-cinquième jour et les enfants que nous sommes nous réjouissons à l'approche des nuits du *laylati l'kadri*. Ce sont des nuits pas comme les autres. On invoque *Alwahu* plus que d'habitude par nos prières. On sait aussi que chaque enfant recevra des récompenses, tels que des vêtements neufs que l'on portera heureux le jour de *Idi l'fitri*. Quelques semaines plus tard, les résultats des examens sont annoncés à la radio. Je passe en classe supérieure au CE1. Cette nouvelle m'apporte une joie d'une telle puissance que je cours dans tout le quartier. Mon frère redouble, et ma sœur tout comme moi passe avec fierté. La réussite donne du courage pour la suite, vivement la prochaine rentrée !

La dispute

Comme beaucoup de familles, nous cultivons du manioc, du songe et des embrevades *ntsuzi*, sortes de petits pois délicieux qui se replantent chaque année. Nous avons plusieurs champs familiaux au village, mais aussi à Dindri, le village natal de mon grand-père maternel. Ce matin, nous partons avec grand-mère, ma tatie, et El-Badriat vers ce champ qui est à quelques kilomètres pour une cueillette. Ma sœur et moi, comme beaucoup d'enfants d'une même famille, passons la plupart de notre temps à nous chamailler. Aujourd'hui, nous avons fait un pacte. Nous portons chacune notre tour les deux sacs vides à remplir d'embrevades et je me propose de commencer. Nous partons avec tout l'enthousiasme que comporte le premier jour de la récolte. Après un bon moment de marche, en sortant du village en haut d'une colline, je demande à El-Badriat de prendre à son tour les sacs, mais elle refuse. Une grosse dispute éclate. Ni ma tante ni grand-mère ne parviennent à nous raisonner. De colère, je jette les sacs sur le sol, et rentre précipitamment me plaindre à la maison, persuadée d'avoir raison. À mon arrivée, Mère est inquiète de ce retour brutal, observe l'expression de mon visage et me demande :

« Pourquoi es-tu de retour si tôt, toi qui étais si impatiente de cette journée de cueillette ? »

« C'est la faute d'El-Badriat. Je portais les deux sacs jusqu'en haut de la colline des orangers et après elle n'a pas voulu les prendre pour son tour. Je les ai laissés là-bas par terre et je suis revenue »

« Il ne faut jamais se disputer avec sa sœur, même si tu penses avoir raison, c'est ton aînée et tu lui dois le respect. Maintenant tu dois retourner ramasser les sacs, les lui donner en main propre et continuer la récolte avec tout le monde » me dit-elle avec douceur.

J'obéis immédiatement, repars en haut de la colline mais ne trouve personne. Cependant, les sacs vides gisent encore sur le sol. Je connais bien cette campagne, mais cette fois, je me sens seule et suis un peu sur mes gardes. Je bifurque sur un petit chemin qui mène au lit d'une rivière asséchée et sans nul doute, c'est le trajet le plus intimidant que j'ai fait depuis toujours. Je n'entends aucune voix humaine et me laisse surprendre par le doux chant des oiseaux, puis des cris d'animaux qu'on entend habituellement la nuit me font presser le pas. Une fois de l'autre côté de la vieille rivière je retrouve de l'espoir, même si je ne vois toujours personne. Je continue à avancer, tout en me disant :

« Vas-y, continue juste un peu, et tu les trouveras, allez encore un peu, tu as promis à Mère de remettre les sacs à El-Badriat en main propre »

Ce chemin entouré de bois, débouche sur la grande route et juste à côté se trouve une vieille mosquée en tôle, qui n'est autre que l'entrée du village de Dindri. Mais là encore je ne les trouve pas. Me vient alors à l'esprit de demander à une villageoise.

« Bonjour madame, excusez-moi, est-ce-que vous avez vu ma grand-mère ? Elle est accompagnée de ma tante et de ma sœur »

« Bonjour », me répond la femme avec intérêt, « Mais comment s'appelle ta grand-mère ? » m'interroge-t-elle affectueusement.

J'hésite un petit instant, puis d'une petite voix presque craintive, je dis : « M'Anli » et j'ajoute son nom de jeune fille de peur qu'elle ne connaisse pas ce nom, « Madame Aicha Anli ».

« Non je ne la connais pas » dit-elle, l'air désolée de ne pouvoir m'aider.

« Merci », lui dis-je avant de reprendre ma route.



Décidée à avancer malgré la solitude qui s'installe à chaque pas, je reprends la route qui monte en me disant qu'elles sont peut-être en haut. Mais elles n'y sont toujours pas.

En avançant un peu plus loin, j'arrive devant une autre maison familiale qui se trouve ici au village de Dindri et j'aperçois une dame que je connais. Elle s'appelle M'Anli, tout comme ma grand-mère, mais communément on l'appelle *mamagwena* pour les différencier car elle fabrique du *khôl* noir artisanal qu'on appelle *gwena* qui sert à maquiller les yeux et qu'elle vend dans des petits flacons habillés de tissu. Après les salutations d'usage elle me demande : « Pourquoi es-tu seule et où vas-tu ainsi ? » Je lui explique alors que je suis partie en compagnie de grand-mère, ma tante et ma sœur, mais que je les ai perdues de vue. Elle m'informe qu'elles viennent juste de passer et qu'en me dépêchant, je peux les rattraper sans difficulté. Je la remercie vivement, poursuis ma route avec plus de ferveur et après un petit virage qui marque la fin du village je les aperçois au loin très clairement. Je suis tellement soulagée que je crie de joie et de toutes mes forces. Alors que j'arrive à leur hauteur, je lis sur leurs visages l'inquiétude d'imaginer le chemin que je viens de faire seule du haut de mes huit ans. Comme Mère me l'a demandé, je donne aussitôt les sacs à ma sœur qui les prend volontiers. Je m'explique auprès de grand-mère et de ma tante, qui finissent par me dire que je n'aurais jamais dû faire cela. Elles me font promettre, avec toute la douceur possible, de ne jamais recommencer.

Nous poursuivons ensuite notre randonnée en chantant ma sœur et moi, main dans la main. Nos cœurs sont dans nos petites mains, la joie dans nos âmes. À cet instant le soleil semble si différent, bien plus beau, comme si nos querelles enfantines avaient obstrué nos yeux, nos cœurs. Marcher ensemble nous fait le plus grand bien. Tout devient plus lumineux. Nous arrivons au champ une vingtaine de minutes plus tard pour la récolte des embrevades en prenant soin de changer notre châte appelé *shikoyi* ou *shicalio*. La cueillette n'est pas du tout une corvée et nous la faisons en jouant. Une fois notre quête accomplie, alors que les autres rangent les légumes dans les sacs pour rentrer à la maison, El-Badriat et

moi ne pouvons repartir sans passer par un lieu magnifique et paisible que nous connaissons. Il s'agit d'un point d'eau où pousse du cresson. Personnellement c'est la première fois que j'en vois, même si je sais que ça existe. Voir ces feuilles qui poussent dans l'eau m'émerveille. Nous retrouvons alors les autres et rentrons tous ensemble vers la maison. À notre arrivée tout le monde commente l'histoire. Mon frère Assaendi se moque un peu et m'explique que j'aurais dû chercher ma grand-mère par le nom de mon grand-père qui est originaire de Dindri. Je découvre du coup que ce grand père est actuellement en Égypte pour des études. Je ne l'ai encore jamais vu, à part sur des photos. Ce récit en famille de cette incroyable matinée a généré de nombreuses moqueries. Mais comme je suis de nature souriante cela ne me dérange pas. Voir tout le monde rire de bon cœur m'entraîne à rire aussi.

Une nouvelle naissance

En temps normal, Mère nous accompagne toujours à la campagne, mais aujourd'hui elle est dans l'incapacité de venir car elle est enceinte et presque à terme. En réalité ce n'est qu'une question d'heures. Honnêtement, du haut de mes 8 ans et demi, je ne me rends pas compte de la situation. C'est donc avec plaisir que je vous raconte, avec mes mots d'enfant, comment j'ai vécu cette nouvelle naissance, mais aussi comment traditionnellement se passent les semaines qui suivent un accouchement. Par un jour ordinaire, après l'école coranique, on se réunit pour éplucher des *ntsuzi*. Mais comme souvent, mon grand frère s'éclipse des corvées collectives... Pour nous, c'est un amusement et un plaisir à l'idée de déguster ce plat. Cependant, la préparation est longue. Au moment du repas, Mère se prépare à sortir accompagnée de notre tante et avec Père. Notre grand-mère vient nous garder et nous rassure en disant qu'elle reviendra bientôt. Je suis inquiète.



Dès le lendemain, effectivement, mère revient mais quelque chose a changé. Une nouvelle étoile est apparue dans la nuit, un nouveau soleil vient de voir le jour. On me présente ma petite sœur Ridhoini. Elle est toute petite, presque aussi claire que moi et sa peau est tellement douce. Nous sommes en 2004. Cependant une question me trotte dans la tête. Comment mère a-t-elle fait pour nous ramener une nouvelle petite sœur ? J'imagine alors qu'à l'hôpital, il y a un endroit où les mères vont chercher les bébés. En effet, trois mois plus tôt, la mère de mon amie Charmila, a eu également une petite fille, qu'elle a ramenée de l'hôpital. Dans notre famille et à l'époque de mon enfance, on n'ose pas poser ce genre de question. C'est vers mes 10 ans que j'ai enfin compris le cycle de la vie. La tradition comorienne veut qu'après une naissance, la mère et son bébé restent à la maison pendant quarante jours. Pour les visites médicales, l'enfant est souvent confié à une femme de la famille. Durant cette période où Mère est alitée, la maison est animée, notamment par les cris du bébé et j'avoue qu'avec mes cousines Faouzia, et Marina, nous avons innocemment profité de la situation.

La veille du quarantième jour de la naissance de notre petite princesse, on prépare avec mes cousines, une journée à la campagne pour le lendemain. On se lève tôt et nous partons toutes les trois sans en parler à qui que ce soit. Mais Mère se lève ce jour-là pour la première fois. Elle ne me voit pas et pense que je suis juste partie faire un petit tour et que je vais revenir sans tarder. Mais non, mes cousines et moi passons plus de la moitié de la journée à nous balader à la campagne sans réel objectif, à part de cueillir des mangues vertes ou mûres, ou ramasser du bois. À mon arrivée Mère est assise sur la terrasse côté cour. Elle est vêtue d'un haut vert pâle, et d'un *Saluva* aux multiples couleurs. Avec son masque de *Msidzano*, au visage, elle est tout simplement magnifique. Toutefois je la connais bien et je suis sûre qu'elle est énervée à cause de mon escapade de ce matin.

Je dépose mes cueillettes en la saluant respectueusement et lui dis :

« *Mungu na hunusuru* », que la paix de dieu soit sur vous.

« *Navone mkana baraka* » que dieu te bénisse, me répond-elle avec sa délicatesse. « Où étais-tu ? » m'interroge-t-elle avec calme

« Je suis allée à la campagne avec mes cousines, Faouzia et Marina »

« On ne sort pas sans prévenir », ajoute-t-elle après un petit moment de silence. Cette fois j'acquiesce avec un signe de la tête, offre les mangues pour essayer de me faire pardonner. « Merci » dit-elle affectueusement. J'ai ainsi sans le vouloir, réussi à fâcher Mère et une fois encore elle pardonne mes bêtises innocentes.

Un mois après, Mère me confie déjà ma petite sœur ainsi que mon petit frère et part avec ma tante toutes les matinées pour cultiver comme à l'accoutumé. Et huit mois plus tard Ridhoïni sait déjà marcher à quatre pattes et fait même ses premiers pas encore instables !

Nos deux écoles

C'est la rentrée des classes ! Cette année je suis en CE1, mon institutrice s'appelle madame Hafie et les journées promettent d'être amusantes car ma nouvelle école se trouve juste à quelques pas de la maison de ma grand-mère. Ainsi à chaque récréation, je peux passer chez elle pour jouer avec ma cousine ou manger le plat délicieux du jour. Trois de mes amies, Soini, Hichima et Anfouza, qui sont dans la même classe que moi, m'accompagnent quelques fois chez ma grand-mère. Comme de coutume aux Comores, nous avons deux types d'enseignement. L'école française mais aussi l'école coranique appelée *shioni* qui se

déroule soit chez notre maître *fundi* soit à la campagne *malavuni*. Ainsi, les après-midis, on se rend soit à la campagne où on nous apprend comment cultiver nos champs, soit par petits groupes de filles chez notre *fundi* pour effectuer des tâches domestiques. Tous ces enseignements hors des murs des écoles ajoutent des valeurs qu'on acquière en plus de celles déjà apprises dans nos foyers respectifs. C'est une bonne façon de compléter nos connaissances et d'avoir durant l'enfance toutes les bases pour réussir dans la vie.

Les signes s'aggravent

Après seulement deux mois d'école, mon pied droit commence à gonfler, mais cela n'est pas bien grave, je continue ma vie normalement. Une semaine plus tard, chaque fois que la nuit tombe je commence à me plaindre de douleurs. Cependant, les débuts de journées je me sens bien. Quelques jours plus tard, alors que je descends la ruelle vers chez moi en essayant de marcher le plus normalement possible et tandis que Mère, ma tante, grand-mère et Assaendi sont assis sur la terrasse et me voient arriver, je suis brutalement prise de douleurs et je commence à boiter. Mon frère le remarque et jette un coup d'œil sur mon pied. « Oh, mais c'est gonflé ! » s'étonne-t-il, avant d'attirer les regards des autres sur moi. « Humm maman le pied de Soiya est gonflé ! » reprend Assaendi. « Oh, mais oui c'est vrai ! son pied est énorme, oh mon dieu ! » ajoute ma tante. En entendant ces mots tout le monde se précipite vers moi pour voir de plus près. Pendant un instant j'oublie la douleur, la lourdeur de mon pied et me mets à courir. Assaendi, me rattrape vite car brutalement je ne peux aller plus loin, tellement j'ai mal. Il me ramène à la maison et tout le monde est inquiet.



« Que t'est-t-il arrivé ? Est-ce que tu t'es cognée ou bien as-tu heurté quelque- chose ? Ou peut-être es-tu tombée ? Et tu ne l'as pas dit ? » me questionnent-ils tous presque en même temps. « Il ne m'est rien arrivé maman » dis-je. « Non ! je ne suis pas tombée. Ni rien de tout ça » ai-je répondu tout en faisant des grimaces à chaque fois qu'on touche mon pied. Les larmes aux yeux et la voix en pleurs, je remarque mon pied gonflé, et ça me fait encore plus mal.

La nuit tombe, j'ai une montée de fièvre et le lendemain matin, Père me conduit au dispensaire où je suis hospitalisée durant trois jours sous perfusion.

Première hospitalisation

Durant ces trois jours d'hospitalisation, ma température baisse et la douleur s'estompe. Mais toutes les nuits, la douleur augmente de plus en plus et devient insupportable. Je passe toutes mes nuits à pleurer.

Au troisième jour, vers la fin de l'après-midi, mon pied est dégonflé alors on me laisse sortir. Pour soulager ma douleur, on me prescrit un traitement à prendre durant 7 jours. Pendant ce laps de temps, la douleur est encore plus vive et insupportable même avec les médicaments. Ma température monte en flèche fréquemment. Plus rien ne fait effet sur moi. Les médicaments sont terminés et la douleur est plus présente que jamais. Bientôt je n'arrive plus à aller en classe. Mes parents ne supportent plus de me voir souffrir, alors, ils me ramènent à l'hôpital. Apparemment je dois encore y rester mais ils m'ont simplement renvoyée chez moi avec quelques médicaments. Je continue mon traitement mais rien

n'y fait. Mes sourires se changent peu à peu en larmes et mes rires en pleurs. Ma grand-mère, désespérée, demande à son neveu médecin à Hombo de passer me voir, ce qu'il fait immédiatement. « Cette enfant souffre », dit-il en me voyant. « Ces médicaments ne lui font aucun effet. Emmenez-là dans ma clinique pour qu'elle soit hospitalisée », ajoute-t-il. Il écrit dans mon carnet de santé un message pour le médecin puis le tend à Mère qui le remercie vivement de s'être déplacé si vite.

De la pédiatrie à la réanimation

Le lendemain matin, nous arrivons à la clinique et on nous dirige vers le service de pédiatrie où le médecin m'ausculte. Il me met directement sous perfusion et fait quelques analyses qui montrent rapidement que mes globules rouges ne fonctionnent pas bien. Et rebelote ! On m'hospitalise encore et cette fois-ci c'est pour huit jours. Le cycle ne varie pas, durant le jour la douleur diminue, la fièvre baisse et durant les longues nuits je suis fiévreuse et les douleurs reprennent plus longues et plus dures à supporter. Dans la nuit du neuvième jour la température et la douleur sont telles que Mère part réveiller l'infirmier de garde qui dort dans une chambre réservée pour le personnel. Mais, pas de chance, ce soir- là, Mère tombe sur un niais qui lui répond très grossièrement : « Va donner toi-même des antidouleurs à ta fille ». Mère déçue et dégoûtée du comportement de l'infirmier, revient auprès de moi, mais voyant ma souffrance, elle retourne à nouveau vers lui. Celui-ci se lève et m'examine. Il constate que la fièvre est beaucoup trop haute. Pris de panique, il court aux urgences et ramène le médecin de garde qui décide de me transférer dans le service de réanimation où d'autres médecins viennent me voir et changent mes perfusions.



On me fait une prise de sang pour connaître mon groupe sanguin en cas de besoin, car mon état est vraiment très critique. Après avoir analysé les résultats, les médecins arrivent à la conclusion que mon pronostic vital est engagé. Pour les vingt-quatre heures à suivre, ils demandent à l'infirmière d'avoir une attention plus particulière sur moi. Toutes les 15 minutes, elle doit venir me voir afin de contrôler si tout se passe bien. Mère est toujours aux petits soins pour moi mais doit se plier en quatre et ne pas délaissé mes frères et sœurs, notamment Ridhoïni qu'elle allaite. Père porte ma petite sœur pour que Mère puisse s'isoler durant la visite de l'infirmière.

A lors que ma petite sœur est encore au sein, l'infirmière arrive et lui demande de la suivre en urgence dans ma chambre où elle lui dit ces mots gravés dans sa mémoire :

« Madame, vous savez, sur le nombre de patients que nous avons en ce moment dans cette pièce, votre fille, est de loin la plus malade, alors madame, ne sortez pas de la chambre, ne la laissez pas toute seule et lisez aussi le Coran »

En l'espace d'une seconde, le pire traverse l'esprit de Mère. Un silence total recouvre ma chambre et en cet instant, elle songe à ce qui est en train de m'arriver. Elle est surprise, perdue, car les choses changent très vite. Toutefois, elle se reprend très rapidement. Pour mettre toutes les chances de notre côté, elle confie à Père de trouver un Coran puis récite les versets presque toute la nuit. À 2 heures du matin, Père arrive dans ma chambre et propose à Mère de lui laisser sa place pour qu'elle puisse se reposer et s'occuper de la petite Ridhoini. En s'approchant de ma petite sœur, elle découvre que celle-ci est déjà en train de dormir. Néanmoins, elle reste dormir auprès d'elle, un moment. Mais c'est très difficile pour elle car elle n'arrête pas de penser à moi. Elle décide de retourner dans la partie des soins intensifs où je suis et dit à Père de retourner dormir avec la petite. Tous deux sont déchirés et voudraient à la fois être avec moi et avec le bébé. Père laisse cependant Mère à mon chevet. Le lendemain matin, le danger semble écarté, mon état devient stable. Mère s'éclipse pour donner le sein à notre petite sœur et se rafraîchir un peu. Père part au travail avec le cœur serré mais toutefois il sait que grand-mère est là aussi pour soulager Mère. Plus tard, mon oncle vient nous rendre visite. Il apporte des vêtements propres ainsi que de la nourriture. En effet, aux Comores, ce sont les familles qui préparent les repas destinés aux malades. Après la visite, mon oncle cherche à avoir plus d'informations sur mon état de santé. Il apprend par un médecin que mon état est préoccupant, que mes jours sont comptés mais

qu'actuellement mon état est stable. Chaque jour mes parents doivent acheter au moins trois perfusions qui sont constamment suspendues au-dessus de mon lit, et ça, pendant un mois. Plus tard, quand je reprends conscience, on me raconte que durant ces trente jours plusieurs personnes sont venues me rendre visite. Madame Hafie, le *fundi*, Assaendi, El-Badriat, ainsi que les voisins et voisines, mais je ne me souviens de rien. Je prends conscience que j'ai complètement perdu la notion du temps.

Une décision difficile à prendre

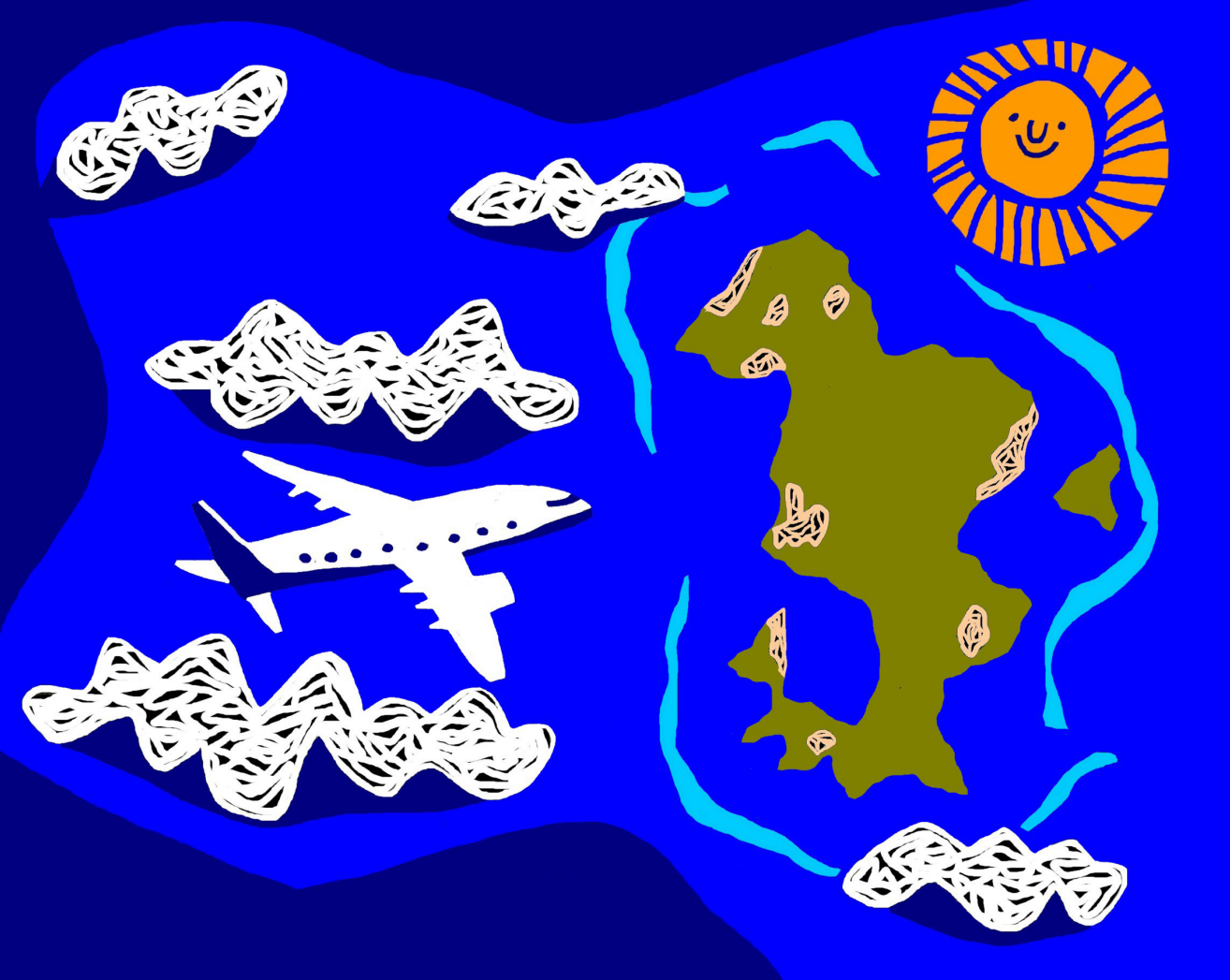
Quelques jours après avoir retrouvé ma pleine conscience, alors qu'on continue le traitement par perfusion de différents médicaments, mes orteils commencent à changer de couleurs. Ils deviennent de plus en plus marron sombre. Les médecins conseillent alors à mes parents de les couper. Les médecins expliquent que sans cette opération, la maladie risque de se propager. Mais ils ne peuvent donner leur accord et cherchent d'autres avis notamment auprès du médecin de famille qui m'avait transféré à Hombo. Son avis est le même et mes parents accablés de n'avoir d'autres choix pour me sauver, donnent leur accord. Ils viennent ensuite me voir pour m'expliquer la situation que je refuse en bloc. Ils passeront de nombreuses heures à essayer de me convaincre. Dès le lendemain matin, on me conduit au bloc opératoire, on m'explique qu'avec le masque je vais juste dormir. Mon réveil est terrible. Je ne fais que pleurer et réclamer Père qui est au travail et comme il n'y a pas encore de cellulaire ici, il faut que je patiente, mais dans ma tête, tout est flou. Lorsqu'il arrive à mon chevet en réanimation, je ne le reconnais pas. Je lève les yeux vers lui et il vient s'asseoir près de moi en me parlant et je ne reconnais plus mon Père.

Ce n'est que le lendemain que je retrouve ma conscience, on me transfère en chirurgie pour nettoyer mes plaies qui désormais me font horriblement mal car l'anesthésie a cessé de faire effet. Je reste ici pendant encore six jours et à chaque nettoyage, je crie de douleur.

Au revoir

Durant cette période d'hospitalisation, ma famille prépare le voyage pour mon évacuation vers Mayotte. Nous avons déjà les billets et je sors enfin de l'hôpital. Une fois à la maison, les amis, les cousins, les cousines, les voisins, les voisines et tout le reste de la famille m'entourent et nous prions tous ensemble.

Le lendemain matin, nous partons avec Mère pour Mayotte.



Chapitre II – Évacuation sanitaire vers Mayotte

Deux mois d'hospitalisation

Nous arrivons à midi pile à l'aéroport de Mayotte. Les ambulanciers viennent me récupérer dans l'avion et m'allongent sur un brancard. Mère est assise à côté de moi dans le véhicule, on se met en route mais je ne vois rien de plus que le ciel et quelques feuilles de différents arbres. Il fait froid à cause de la climatisation et pourtant il y a beaucoup de soleil. À proximité du centre hospitalier, l'ambulancier demande à la centrale dans quel service doit-il nous conduire. À notre arrivée en pédiatrie, on nous installe dans une chambre et on nous sert un plat de macaronis, accompagnés d'une sauce à la viande. Des infirmières et plusieurs médecins viennent ensuite m'ausculter et nous posent à Mère et moi de nombreuses questions. D'une voix calme, en essayant d'être le plus clair possible car elle n'a jamais parlé en français auparavant, elle raconte comment la maladie a commencé. Quant à moi, je comprends presque tout mais ne peux articuler un mot. Il nous semble clair et nous comprenons Mère et moi, que les médecins ne sont pas contents de l'opération de mes orteils. Il aurait fallu me transférer rapidement à Mayotte pour éviter l'amputation. Nous restons seules ensuite dans la chambre et nous dormons toutes les deux dans le même lit. Le lendemain, après nos toilettes respectives et le petit déjeuner, vient le moment des soins. Le souvenir de l'atroce douleur chaque fois qu'on touche à mes pieds provoque une nouvelle angoisse qui s'amplifie à la vue de la cuvette et des petits flacons jaune et rouge. Même le charmant sourire de Bernadette, l'infirmière, ne me rassure pas. Je suis donc assise,

silencieuse et craintive lorsqu'elle pose la cuvette sous mes pieds. Elle commence à retirer mes bandages puis dépose avec beaucoup de délicatesse mes pieds dans la solution. Dix minutes plus tard, elle vient les rincer, tout en observant l'expression de mon visage pour s'assurer que la douleur est supportable, puis elle change mon bandage. Plus tard dans la journée, on me prélève du sang que l'on envoie pour analyse en métropole. Au fil des jours, j'arrête de manger car la nourriture est vraiment mauvaise et je m'affaiblis. Les médecins décident de m'alimenter par perfusion, mais après trois semaines, il n'est vraiment plus possible de continuer comme cela. Ils donnent l'autorisation à Mère de me nourrir avec des aliments familiaux.

Par un après-midi ensoleillé durant ces deux mois d'hospitalisation, je suis allongée sur le lit près de la fenêtre et je suis troublée en apercevant quelqu'un au loin qui ressemble incroyablement à Père. Mère, m'explique que c'est impossible, par contre je découvre quelques minutes plus tard le petit frère de Père qui nous rend visite. Il est devant nous, tout souriant. Mon oncle s'appelle Mohamed mais de façon coutumière on l'appelle par le nom de sa fille aînée, papa Rachida. Par une autre journée des plus ordinaires, quelqu'un toque à notre porte. En le voyant, je crois reconnaître le frère de Mère, Asaaf, mais encore une fois c'est impossible. En fait c'est un autre frère qui lui ressemble et dont j'avais entendu parler. Il s'appelle Raouf. Après un mois d'hospitalisation, je commence à m'habituer progressivement à la nourriture de l'hôpital, j'arrive enfin à tenir debout et je réapprends à marcher tel un bébé, un pas après l'autre. Les prises de sang s'enchaînent et c'est Agnès qui me pique. Elle est toujours d'une gaité impressionnante et à chaque pique elle chantonne la même mélodie « Alouette gentille alouette, alouette je te piquerai, je te piquerai la tête, je te piquerai le nez, ah, ah, ah, alouette gentille alouette ». Ce fut ainsi durant toutes ces semaines.

Aujourd'hui, alors que je suis dans la salle de jeu en train de m'amuser avec un puzzle et que je découvre le livre de Toto, arrivent des clowns accompagnés du Père Noël. Quelle magie pour moi. Ce dernier m'offre deux cadeaux, une paire de chaussures de couleur verte et une poupée aux longs cheveux blonds comme ceux de Marie. Elle a les yeux bleus, sa robe de princesse est de couleur mauve et elle chante à chaque fois qu'on appuie sur son cœur. Je l'ai toujours avec moi, elle me reconforte souvent.



Notre vie à Kaweni

Après deux mois d'hospitalisation, on nous laisse sortir car le traitement peut être maintenu à la maison. Toutefois, tous les trois jours nous revenons au dispensaire de Jacaranda pour refaire le pansement du pouce gauche. En effet tous les autres orteils ont bien cicatrisé. Tous les vendredis je dois consulter le médecin et faire une prise de sang. Mais maintenant il n'y a plus de chansonnette car ce n'est plus Agnès, mais Amélie qui me pique. Cependant, je n'ai plus mal et mon corps s'est familiarisé avec les aiguilles. Désormais nous habitons Kaweni chez mon oncle Mohamed. Je fais la connaissance de mes cousins et cousines notamment Rahicha, Hralede, Irhane, et la petite Dayala, qui me fait tellement penser à Ridhoini. Quelques jours après notre installation, mon oncle me tend son téléphone et me dit que c'est Père qui appelle. Toute contente le sourire aux lèvres, je dis : « Allo ! » Père répond : « *Soiya, mungu nahu nusuru hasotsi*, bonjour que la paix soit avec toi, avec nous tous. Comment vas-tu ? »

À ces mots, mon émotion est vive et je sors de la maison en pleurs. Je n'ai encore jamais parlé avec un téléphone et depuis deux mois, c'est la première fois que j'entends le son de la voix de Père. Je mesure alors à quel point il me manque ainsi que mes frères et sœurs et toute ma famille restée en Anjouan. Je prends conscience du vide dans mon cœur, laissé par leur absence.

Puis en Petite-Terre

Après deux semaines passées à Kaweni, Mère et moi sommes parties nous installer en Petite-Terre chez mon grand-oncle. Je fais ainsi la connaissance de sa femme que Mère connaît déjà. En fait, deux de mes grands cousins ainsi que ma grande cousine se trouvent maintenant en France métropolitaine pour leurs études, c'est pourquoi nous pouvons nous installer chez eux. Il faut cependant continuer les allers-retours pour les consultations chaque vendredi, toujours accompagnées d'une prise de sang. Durant cette période ma grande cousine arrive pour des vacances en famille, l'occasion de participer à de beaux mariages.

Chez cet oncle, il n'y a pas d'enfant pour jouer avec moi ni à proximité de la maison. Je passe mes journées entre la télé et ma poupée. Impossible de me balader sans être accompagnée car il y a trop de circulation et je ne connais personne. À la fin des vacances ma grande cousine repart pour poursuivre ses études, une belle occasion de l'accompagner à l'aéroport et de découvrir sa splendeur autrement que dans l'ambulance. Nous passons ainsi cinq mois et demi en Petite-Terre.

Retour en Anjouan pour les vacances

Un jour, alors que nous sommes en consultation, Mère demande au médecin s'il est possible de repartir à Anjouan. La réponse est négative car selon lui le climat n'est pas favorable. Mère demande alors si un retour en vacances pour revoir la famille est envisageable. Il donne son accord et nous fournit des documents à renseigner pour nous permettre de revenir. Il nous invite aussi à prendre à la pharmacie tous les médicaments nécessaires pour le séjour. Nous sommes aux anges et après une semaine, nous avons les billets grâce à mon oncle. Nous sommes prêtes, les médicaments bien rangés et après seulement trente minutes de vol, nous foulons le sol de notre terre à Ouani. Deux tantes nous attendent avec joie avec des colliers de jasmin odorants pour nous accueillir comme de coutume. Au dehors se trouvent El-Badriat, Chouanyibou, Ridhoini et Père avec sa voiture. Tout le monde a tellement grandi, El-Badriat a gagné en maturité, Chouanyibou n'est plus un petit garçon, mais un jeune homme désormais, et Ridhoini n'est plus un bébé, mais une jolie petite fille. Malgré cette joie immense de retrouver toute ma famille, ma sensation est bizarre avec tout ce temps passé sans eux. Mère porte Ridhoini dans ses bras, durant le long chemin vers la maison. Père stoppe la voiture à l'entrée de la ruelle qui mène à la maison. Comme elle m'a manquée ! Elle paraît si calme et si vivante à la fois. Reviennent en moi une multitude de souvenirs radieux. J'entre par la cour où se trouve mon oncle Hassan, ainsi qu'un homme assez âgé, mais l'absence de barbe lui donne un air presque jeune. Tous deux me regardent en souriant, je leur rends un sourire, toute étonnée. C'est mon grand-père maternel que je ne connais pas et qui est revenu d'Egypte. Hassan me dit alors en me taquinant : « Soiya, tu ne dis pas bonjour ? », « *Mungu na munusuruni*, que la paix de dieu soit sur vous », leur dis-je enfin après m'être ressaisie de mon étonnement, « *Hasotsi* à nous tous » , répliquent-ils

tous les deux en même temps. Puis vient une succession de salutations de toute la famille, des voisins et voisines, des amis qui arrivent pour nous rendre visite et nous souhaiter la bienvenue. Mais après un moment, alors que les visites sont loin d'être finies, je m'éclipse et pénètre dans la maison, afin de me retrouver seule, car même si j'ai éprouvé un grand manque en étant à Mayotte, tout me semble aujourd'hui très bizarre, comme inconnu après toutes ces épreuves, cette perte de conscience aussi. C'est comme si j'avais perdu la notion, la valeur et la beauté d'être en société, en famille. Comme si je devais tout réapprendre, même ma relation avec mes frères et sœurs. Comme si tout se trouvait à des années de moi, en dehors de moi. Quelques temps plus tard, mon grand frère Assaendi et Assafi un autre oncle arrivent. Je ne les avais pas encore revus. Toutes et tous ont changé en l'espace d'un an, mais Assaendi a pris un coup de vieux, comme si de nous tous, ces bouleversements l'avaient profondément marqué. Je vois sur son visage un air d'épuisement provoqué par la souffrance vécue en famille depuis un an. Et déjà apparaît la nuit, avec ce ciel rempli de milliers d'étoiles qui me rappelle tant mon enfance et ces moments de bonheur collectif. Malgré l'obscurité qui règne dans le village, la lune est au rendez-vous ce soir-là. Une nouvelle lune qui marque le début du mois de *Ramadwan*.

Fin des vacances à Anjouan

La fin de ce nouveau mois sacré arrive à son terme et marque aussi la fin de nos vacances en Anjouan. Nous préparons ce nouveau départ vers Mayotte avec nos cœurs lourds. La veille, je sors de la maison en fin de journée, pour dire au revoir à mes amies, notamment Charmila qui me demande quand se reverra-t-on. Bien sûr je ne le sais pas, mais je suis sûre

que je reviendrai ! Ce départ est encore plus lourd pour Mère qui se trouve maintenant brisée par la vie. Malgré sa force impressionnante, son cœur se blesse chaque fois qu'elle doit se séparer de ses enfants et plus particulièrement de la petite Ridhoini qui désormais ne la reconnaît plus comme étant sa mère, mais comme sa tante. En fait, lors de mon évacuation sanitaire, Mère a très naturellement confié son bébé à sa sœur qui n'avait pas d'enfant. Depuis, elle l'élève comme sa propre fille. Et lors de ce séjour, sachant que nous repartions vers Mayotte, elles conviennent toutes les deux de ne pas la perturber.

Le lendemain on embarque pour Mayotte. Arrivées à destination on présente nos deux passeports à l'agent de la police des frontières qui déclare froidement que Mère n'est pas autorisée à rentrer sur le territoire. On nous fait patienter et après avoir contrôlé tous les passagers, deux agents nous conduisent au bureau du chef. En chemin, on entend l'un dire qu'une enfant de moins de 18 ans doit être accompagnée d'un adulte et l'autre soutient qu'il faut en référer au chef. C'est alors que nous croisons l'ambulancier qui doit nous conduire au CHM, Centre Hospitalier de Mayotte, et qui précise qu'il est chargé de véhiculer une mère et sa fille. Malgré ces explications, l'agent persuadé que la présence de Mère est une erreur, présente à son chef la situation. Il fait alors retarder le départ de l'avion pour Anjouan afin que Mère reparte. En entendant ces mots, je me mets à pleurer à l'idée de me retrouver seule. Mais après plusieurs appels entre la Direction de la sécurité civile, le CHM et la Préfecture, on nous confirme l'autorisation pour Mère d'entrer sur le territoire. Quel soulagement ! On nous remet alors nos passeports et on nous confie à l'ambulancier qui nous conduit au CHM où je suis hospitalisée durant deux semaines.

De Kaweni à Vahibe

Le jour de la sortie nous rentrons à Kaweni pour un séjour plus pénible qu'agréable. En effet, de grosses crises musculaires d'étirements douloureux surgissent, sans compter les séances horribles de pansements. Bien que ces moments pénibles semblent prendre le dessus, chaque seconde de plaisir où je peux me balader dans le quartier, atténue mes maux. Mais rien ne peut les faire disparaître totalement. De plus, je n'arrive plus à courir, mes jambes me donnent l'impression de peser chacune deux kilos de plus, faisant office de freins. Des freins qui donnent les limites à ne pas dépasser, tel un panneau de signalisation qui m'apparaît chaque fois que j'oublie que mon enfance insouciante ne sera plus. Une enfance enfermée dans une boîte à la fois délicate et rigide qui me pousse à être plus mature que les enfants de mon âge. Deux mois après ce séjour à Kaweni, nous devons repartir vers une autre destination. Cette fois, nous sommes accueillis chez Kamarou, un frère de Mère à Vahibé, un autre village de la commune de Mamoudzou. Il nous présente sa femme et ses deux fils. Dans leur humble demeure, je remarque que la maison ne comporte qu'une seule pièce, faisant office de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher dans laquelle se trouve un seul lit et un matelas au sol. La femme de Kamarou m'invite à dormir avec elle sur le lit car son mari nous laisse entre femmes et dort ailleurs.

Mais je me sens plus à l'aise d'être avec Mère. Cette première nuit me semble très longue, sans moustiquaire, avec toutes les petites bestioles qui m'empêchent de dormir. Deux semaines après, la famille déménage dans leur nouvelle maison, nous offrant ainsi de bon cœur ce lieu qui devient notre nouveau « chez-nous ».

Journées de soins

Comme tous les mardis, jour de ma consultation hebdomadaire au CHM, nous faisons avec Mère du stop pour descendre de Vahibé à Mamoudzou. Les soins sont longs et commencent par une prise de sang, puis on me perfuse durant 4 heures un médicament. Après ce traitement éprouvant, le retour vers la maison est toujours plus périlleux que l'aller, car nous n'avons pas les moyens de payer un taxi et le stop ne marche pas très bien. Ce mardi, alors que nous marchons lentement en direction du sud, nous arrivons au rond-point de Mtsapere. C'est alors qu'un ami de notre quartier natal nous reconnaît et nous donne, tout en s'excusant de ne pas pouvoir nous accompagner, de quoi prendre un taxi. Une magnifique providence. Installées au rond-point, nous commençons à désespérer car tous les taxis qui arrivent de Mamoudzou sont pleins ou ne vont pas vers le sud et nous attendons jusqu'à la nuit, soit presque trois heures. Enfin l'un d'entre eux, qu'on a déjà interpellé plusieurs fois, s'arrête à notre hauteur. En fait, à force de passer devant nous, il a fini par reconnaître Mère car, tout comme nous, il vient de Tsembehou en Anjouan. Il l'appelle alors par son prénom et lui dit de l'attendre après une dernière course pour Tsoundzou. Nous sommes aux anges. Assises dans son taxi, le trajet pour arriver chez nous est plaisant. En effet, pour remplir sa course il fait un tour de Mamoudzou, puis nous sommes pris dans les embouteillages, ce qui donne le temps d'échanger avec notre sauveur, raviver les souvenirs du pays aussi. Une fois rentrées à la maison, il est vraiment trop tard pour faire la cuisine et nous sommes épuisées de cette journée. C'est donc le ventre vide, comme bien d'autres soirs, que nous trouvons rapidement le sommeil. Le lendemain, mère se réveille tôt pour nous préparer de quoi nous remettre en pleine forme.

Un autre jour, alors que nous marchons dans les rues de Mamoudzou, une crise survient. Je n'arrive plus du tout à bouger. Aucun de mes membres ne répond. Je suis à même le sol sur le trottoir et mère très inquiète demande de l'aide à une automobiliste. La femme au volant s'arrête un peu plus haut, mais ne peut reculer pour venir au plus près de moi. Elle en est toute désolée. Mère qui a bien du mal à me soulever rassemble toutes ses forces pour me porter jusqu'à la voiture. La femme nous conduit aux urgences, encore toute désolée de n'avoir pas réussi à reculer. Mère la remercie vivement et la rassure. Ce qu'elle fait pour nous est extrêmement gentil. Une fois aux urgences, le docteur qui me prend en charge, dit à mère qu'elle a bien fait de venir immédiatement à l'hôpital. Il me donne une solution très sucrée qui me ravive tout de suite.

Je grandis

Après cet épisode un peu désastreux, mère décide de repartir sur de nouvelles bases. En effet, il est plus sage qu'elle aille seule en ville pour tous les déplacements ou démarches qui ne sont pas liées à mes soins. Ces jours-là, elle me confie à une voisine ou une tante, mais parfois, personne n'est disponible comme aujourd'hui, où mère doit sortir. Je reste donc seule, bien occupée avec ma poupée la première moitié de la journée. Mais à partir de midi, ce n'est plus drôle, Mère me manque de plus en plus, je sors alors devant la maison tous les quarts d'heure. Mais trois heures plus tard, elle n'est toujours pas là et je continue à errer comme une âme en peine. J'essaye alors de me résonner et décide de préparer le diner en mettant en pratique tous les enseignements qu'elle m'a transmis. J'observe qu'il y a du riz, mais plus de pétrole pour le chaudier. Déseparée, ne sachant pas comment faire, j'essaye

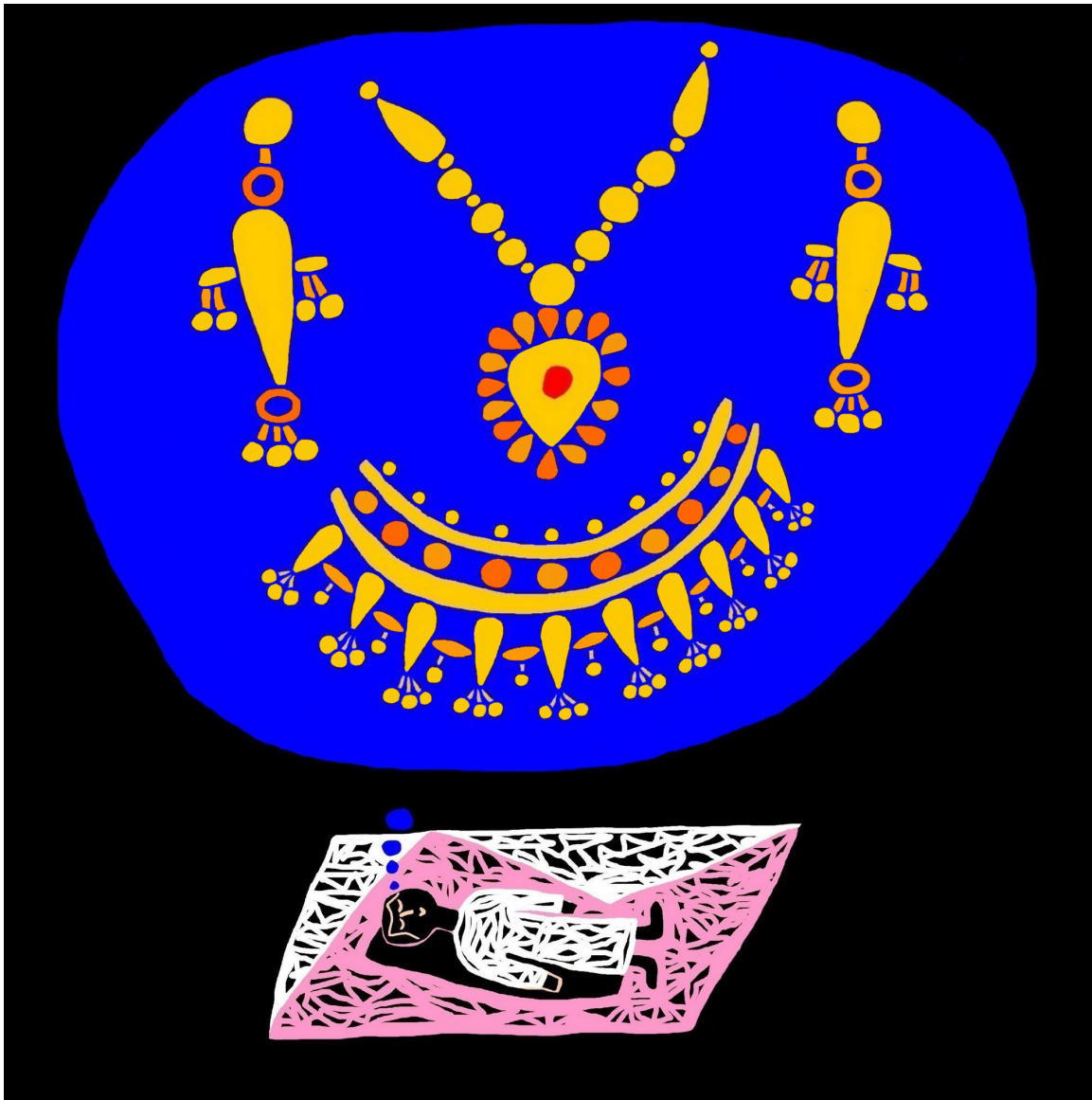
à nouveau de me raisonner et en sortant, juste à côté de la maison, je trouve une solution. Il y a un petit champ dans lequel je parviens à rassembler suffisamment de bois que j'installe dans notre cour au milieu de trois pierres en guise de chaudier, puis je prends un sachet et une allumette et démarre avec prudence le feu. En attendant qu'il prenne bien, je saisis une marmite bien propre et lave le riz. Bien qu'occupée par ces préparatifs, je reste inquiète et guette toutes les voitures qui s'arrêtent, mais je ne vois toujours pas Mère. Je reprends alors mes préparatifs. Le feu est parfait pour recevoir la marmite que je dépose délicatement. J'enlace alors ma poupée, le cœur un peu serré, tout en surveillant la cuisson et ce n'est que lorsque le riz est prêt que Mère arrive totalement épuisée. Malgré le feu, mon cœur est resté froid tout l'après-midi. Maintenant il se réchauffe en l'apercevant. Sa joie aussi est grande en voyant la marmite sur le chaudier improvisé. Elle comprend que je m'implique au mieux dans notre nouveau quotidien. Cela fait en effet des lustres que je n'ai pas cuisiné. Mère a aussi rapporté de quoi accompagner notre riz ainsi que des bougies pour affronter l'obscurité de la soirée. Ce sont souvent les moments les plus difficiles qui permettent de se rapprocher et nous profitons Mère et moi intensément de ces instants lumineux malgré la lueur timide des bougies pour échanger. On se raconte des histoires, on évoque des souvenirs et c'est dans ces moments si précieux que j'apprends qu'il ne faut jamais envier celui qui a un palais, mais avoir de la compassion pour celui qui n'a pas de toit. Ne jamais envier celui qui gaspille la nourriture, mais regarder celui qui n'a même pas d'eau avec une grande humanité. J'ai découvert aussi que Mère n'est pas seulement une mère, mais aussi une amie idéale, la meilleure, la plus adorable des mères de tout l'univers. Ces moments resteront à jamais gravés dans mon cœur. Tous ces sentiments que l'on peut éprouver dans les meilleurs moments comme dans les pires ne s'effaceront jamais.



Une nouvelle décision impossible à prendre

La nouvelle étape est maintenant de m'inscrire dans l'école du village. Pour cela, Mère demande mon certificat de scolarité en Anjouan et parvient donc à déposer le dossier. Il ne reste plus qu'à attendre pour savoir si je suis retenue. L'idée que probablement l'année prochaine je puisse reprendre les cours me ravit. Néanmoins les choses ne vont pas en s'arrangeant pour nous, bien au contraire, c'est de plus en plus dur quotidiennement et bientôt la situation devient même insoutenable. L'accès à l'eau est loin et épuise Mère. Mais au-delà des conditions sanitaires, alimentaires et vestimentaires, certes difficiles, c'est l'impuissance de Mère qui ne parvient pas à me conduire au CHM pour suivre régulièrement le traitement qui est le plus dur. Elle n'arrive plus à supporter tout ceci seule. Père qui est en Anjouan ne peut entrer sur le territoire, nous ne bénéficions d'aucune aide. C'est alors que Mère présente au CHM, non pas le souhait de repartir, mais la nécessité de devoir rentrer chez nous en Anjouan. Elle prend le soin de bien expliquer les raisons avec son humble français. Cependant, le médecin n'y est pas favorable, bien qu'il comprenne parfaitement la situation familiale. Il lui propose alors de trouver quelqu'un à qui me confier. Après quelques recherches auprès des plus proches, personne ne peut me garder, personne ne peut s'occuper de moi. Vient alors l'alternative de me confier à une famille d'accueil. Pour mon bien, Mère donne son accord, mais mon avis reste indispensable, alors on me pose la question, mais en me la posant j'entends, Soiya, acceptes-tu d'oublier ta famille et de vivre avec des inconnus ? C'est la décision la plus dure, la plus improbable, qu'on puisse poser à une enfant de presque dix ans. Pour moi la réponse est plus qu'évidente, non, je ne veux pas vivre avec des inconnus, je ne veux pas vivre avec une famille d'accueil, je veux vivre avec toute ma famille !

Nous quittons Mayotte le vingt-cinq mai 2006, avec comme bagage dans nos cœurs l'insécurité à laquelle nous faisons face chaque fois que l'on doit se déplacer sur le territoire et l'absolue espérance d'un nouveau départ. Nous n'avons aucune conscience que ce retour signe bel et bien le début et la fin de quelque chose, et pas l'infime idée de ce que nous réserve l'avenir. Effectivement une nouvelle ère nous attend, mais loin de ce qu'on peut espérer. Décidément personne ne peut prétendre connaître l'avenir !



Chapitre III – Retour vers Anjouan

La détermination d'Assaendi

Durant notre absence beaucoup de choses ont changé. On nous apprend qu'Assaendi a eu un accident très grave et qu'il a dû abandonner l'école. Mère se demande alors pourquoi on ne lui a rien dit mais elle comprend que sa famille a voulu la protéger. Bien qu'elle soit un peu blessée, elle les remercie d'avoir bien pris soin de ses enfants en son absence. On apprend aussi que Père a aidé Assaendi dans sa recherche d'un métier. Dans un premier temps, il choisit la couture mais constate rapidement que c'est peu rentable de nos jours. Il s'oriente alors vers la bijouterie et se découvre une véritable passion. Après des mois d'apprentissage dans notre village, il décide de partir vers la Grande Comore afin d'approfondir ses connaissances. Il arrive dans ce lieu totalement inconnu, seul dans cette grande ville où il doit désormais apprendre à se débrouiller. Dans un premier temps, il trouve un modeste logement et dort à même le sol. Puis grâce aux fruits de ses efforts, il arrive à s'acheter un matelas, au détriment d'une alimentation régulière. Il s'accroche de toutes ses forces avec humilité et fierté, malgré des souffrances évidentes pour construire cette vie qu'il s'est choisie.

Mes derniers pas

Au même moment, alors qu'Assaendi bataille en Grande Comore pour se faire un nom dont il puisse être fier, je commence à me rendre compte à quel point ma vie change. Toutes mes amies vont à l'école, sauf moi. Elles courent et sautent quand elles le veulent, alors que je ne suis plus capable de grand-chose. Mais comme je n'aime pas rester en place, j'invente un rituel pour sortir chaque jour. Au début je parviens à marcher jusqu'à la maison de ma grand-mère, à côté de la boutique de mon oncle où je peux profiter du rythme de la vie avec le va-et-vient des personnes. Je me sens vivre, survivre dans une bulle parallèle. Très vite mes forces m'abandonnent, mes jambes deviennent de plus en plus lourdes et les distances semblent doubler, voire tripler. Toujours volontaire et décidée à ne pas rester à la maison, je me résous alors à marcher dans notre petite ruelle déserte. Ce parcours autrefois facile, je dois désormais le faire en m'aidant d'un bâton et en m'arrêtant à plusieurs reprises. De plus, je n'ai plus de médicament et impossible d'en trouver sur le territoire comorien. Sans moyen de communication avec Mayotte et sans ressource pour y retourner, nous décidons d'utiliser les plantes médicinales pour tenter de me soulager. En effet, désormais je parviens juste à faire quelques pas dans notre petit couloir. Bientôt non seulement mes jambes n'arrivent plus à me porter, mais tout mon système nerveux s'affaiblit peu à peu. Viennent alors des souffrances atroces qui me font pleurer et crier de douleur. Après des maux qui se situaient essentiellement dans mes pieds, ce sont désormais tous mes membres, tous mes muscles qui me font souffrir sans répit. Une grande faiblesse m'envahit, je n'arrive plus à m'alimenter, je n'ai plus de force et je passe mon temps à dormir. Je n'ai plus la notion du temps et j'en perds la parole. Je vis dans un état second, avec parfois des hallucinations au point qu'il m'arrive de voir une ombre dans la pièce alors qu'il n'y a personne.

Cette situation inquiète mes parents, qui alertent les médecins tout autant démunis. En plus de ces nouveaux symptômes, s'ajoute la perte de poids et des vertiges. Tel un squelette vivant, je ne parviens plus à me mettre debout, il m'est même difficile de me maintenir au pied du lit. Une immense lourdeur m'envahit me privant de tout mouvement. Tous ces événements sont pour moi une période d'isolement amical. Enfermée dans la maison, je ne parviens plus à voir la lumière du soleil, ni la beauté de la nuit avec l'éclat captivant des étoiles.

Mes parents décident de transformer notre maison faite de tôle et de la reconstruire en dur. Un voisin nous accueille donc chez lui durant toute la période des travaux. Pour marcher, je dois toujours être soutenue des deux côtés et pour essayer de retrouver un peu de mobilité, on me fait des massages. Les douleurs s'estompent au quotidien mais je reste néanmoins toujours allongée dans mon lit. Ces trois dernières années sont les plus difficiles de ma vie. On cherche toujours à savoir auprès du corps médical quelle est cette maladie et on expérimente des remèdes à mes maux. Tout cela sans succès.

De nouvelles amitiés

Cela fait déjà un an que nous sommes installés dans notre maison reconstruite, soit quatre années de solitude au niveau des contacts amicaux, sans compter les deux vécues à Mayotte. Durant ces longues années, seule la télévision me tient compagnie et me familiarise avec le français. Mère commence à reprendre des activités, une manière pour elle de ne pas s'enfermer dans son chagrin. Elle se remet à cultiver et pour reprendre encore mieux le tempo de la vie, elle ouvre une école coranique appelée *madrassa*, afin d'apprendre à des

enfants le Coran et d'autres enseignements religieux. C'est ainsi que je fais la connaissance d'Anrafa, Réhéma, Nour, Noudhou, et Housnati qui font renaitre l'éclat de mon sourire. Je vois à nouveau le soleil passer à travers la toiture et je sens le vent franchir les murs de notre maison. Je suis mieux, plus de douleurs persistantes et je goûte la joie de ces amitiés, notamment avec Anrafa avec laquelle je passe des heures à jouer à la poupée. À 15 et 17 ans ce n'est plus de notre âge, mais ces moments de partage savourés sont si précieux ! On confectionne de belles tenues, on la coiffe, l'habille, la décoiffe, la déshabille et on dessine sur un cahier tous nos rêves de maisons, remplies de fleurs. Cette même année 2011, j'ai la grande surprise d'avoir un fauteuil roulant. Je peux enfin voir le soleil en restant sur la véranda. Si on m'aide à descendre la marche, je peux me balader dans le quartier, mais je ne me sens pas à l'aise. Je crois que je suis devenue associable et le regard des voisins me met mal à l'aise. Je suis comme un poisson hors de l'eau !!! Cette véranda qui s'ouvre sur la ruelle est cependant un véritable lieu de rassemblement. Certaines amies me saluent, d'autres s'arrêtent pour discuter, mais ma plus grande joie est de pouvoir renouer avec mon amie d'enfance Charmila qui vient maintenant régulièrement à la maison. Nous reconstruisons notre belle amitié avec plus de maturité. Ainsi je comprends que ma maladie perturbe toutes mes amies. Elles ne savent pas comment m'aborder, comment se conduire sans maladresse. Notre véranda est non seulement un lieu de rencontres dans la journée, mais aussi le lieu en famille pour nos plus belles nuits, avec cette chance d'avoir notre grand-père rentré d'Égypte qui nous raconte de belles histoires, presque chaque soir comme celles d'Haroun Al-Rachid, le calife des Mille et Une Nuits. Une véranda qui change une vie, une véranda qui devient une école. Une autre preuve que la plus grande école du monde c'est la vie elle-même...



Les mouchoirs brodés

A lors que nous sommes sur la véranda avec Anrafa, ma sœur El-Badriat arrive de l'école avec sa camarade Razena, très sociable et souriante qui vient du village voisin, Chandra. Elle a dans son sac des tissus et des fils de toutes les couleurs et elle apprend à ma grande sœur comment les utiliser. Comme j'adore confectionner des habits pour ma poupée, j'ai vraiment hâte d'apprendre à broder des mouchoirs. C'est assez difficile, même si je comprends vite les gestes. Cependant ma main droite qui brode me fait terriblement mal. La nuit la douleur me réveille et je me masse pour la calmer mais le plaisir de broder est plus fort que la douleur. Des clients passent des commandes, ce qui me permet de gagner un peu d'argent grâce à ma persévérance. C'est aussi une façon d'avancer, d'oublier un peu ma maladie et de partager ce nouveau savoir-faire avec mon amie Anrafa. Comme c'est gratifiant de voir nos efforts récompensés ! Durant la période de *Shambani* vers le *Ramadwan*, nous proposons de nouvelles créations en brodant des fleurs, des lettres, des mots qui plaisent beaucoup aux amoureux. Nous commençons aussi à broder des *kofia*, ces couvre-chefs traditionnels de l'archipel, réservés aux hommes. Ils sont réalisés en tissu blanc et composés de deux parties. Tout d'abord un cercle appelé *kahafi* sur lequel on brode des centaines de petits trous, collés les uns aux autres, tels des alvéoles de ruches d'abeilles, assemblé à une bande appelée *mshadari* également brodée de petits trous avec souvent des inscriptions en arabe. Nous passons des heures, des jours, des mois à nous exercer à l'aide d'une aiguille fine, d'une grosse épine de citronnier et de fils de soie, jusqu'au jour où Mère nous apporte deux kits de *kofia* à broder et nous nous lançons avec El-Badriat, Anrafa et Noudhou dans cette longue aventure que nous avons réussi à mener jusqu'au bout avec fierté.

Le décès de notre grand-père maternel

Entre temps Assaendi est revenu de Grande Comore pour installer son atelier de bijouterie à côté de notre maison pour notre plus grande joie. Il continue cependant à retourner sur la grande île pour acheter de l'or, mais très vite il décide de partir vers Mayotte pour s'y installer car les clients y sont plus nombreux. Quant à Chouanyibou, il devient un brave petit homme. Il allège chaque jour le dur travail de Mère en veillant à mon dîner, car désormais mes deux coudes sont figés, comme la plupart de mes articulations. Nous faisons autant de massages que possible, nous consultons des médecins mais rien n'y fait. Ma situation est très handicapante et beaucoup s'étonnent de me voir encore broder.

Avec mon petit frère nous partageons de très bons moments, notamment en visionnant des films, des séries américaines, telles que Akeelah Anderson, actrice lycéenne qui épelle avec brio des mots, ce qui nous amuse beaucoup. Pour l'imiter, nous attrapons des livres dans la maison et jouons en faisant comme à la télévision ce qui nous fait énormément progresser en français. En 2013, nous envisageons la possibilité de retourner à Mayotte pour me soigner. En 2014, le projet bat son plein, mais au mois de février Grand-père tombe gravement malade et Mère ne peut se résoudre à partir en le laissant dans cet état. Il est hospitalisé quelques jours puis on le laisse rentrer à la maison. Il reprend alors son métier d'enseignant au collège de Shandra et son *madrassa* à la mosquée de notre quartier. Mais peu de temps après, sa santé se détériore rapidement. Malgré cela, il s'assoit souvent dehors, me tenant compagnie, car comme moi, il n'aime pas rester enfermé dans la maison, et ne veut surtout pas retourner à l'hôpital. Un médecin vient régulièrement lui rendre visite à la maison et le voyant de plus en plus mal, il décide de l'hospitaliser. Toute la famille est



inquiète et chacun à son tour veille sur lui à la clinique le jour et plus particulièrement la nuit lorsque les équipes médicales sont réduites. Mère, sa fille aînée, se partage donc la journée auprès de moi et la nuit auprès de son père.

Au neuvième jour d'hospitalisation, soit le 9 mai 2014, alors que je suis avec El-Badriat, Anrafa et sa sœur Rehema sur la véranda, deux de mes oncles arrivent à la maison et commencent à vider en silence une pièce. Un sentiment étrange m'envahit, mais je garde le silence. Ils nous demandent ensuite de rentrer dans la maison, et nous annoncent le décès de grand-père. Je sens un chagrin immense dans mon cœur, une douleur que tout le monde partage. Les larmes jaillissent sans que nous puissions les contrôler. Plus on est grand, plus le choc est important, cette fois-ci je sais qu'hélas grand père ne reviendra plus. Durant cette journée de deuil, comme cela se fait traditionnellement, les voisins libèrent leur maison afin d'accueillir tous les proches pour lire le Coran. On téléphone aussi à tous les membres de la famille qui vivent hors du pays pour leur annoncer ce grand départ. Malheureusement aucun d'entre eux ne peut assister à l'enterrement qui doit être réalisé le jour même, ce qui rend le deuil plus difficile encore. Ce soir-là, comme tant d'autres, il n'y a pas d'électricité et il plane dans notre maison un parfum morose. Personne n'a envie de manger et chacun ressent comme une grande page qui se tourne malgré nous. Impossible d'écrire un mot, une phrase de plus. Il ne nous reste qu'à nous accrocher à nos précieux petits moments, nos précieux souvenirs. Malgré mes 18 ans, mes peurs vécues durant le décès de mon grand-père paternel m'envahissent à nouveau. Je me pose mille et une questions et pourtant, à ma grande surprise, une fois dans mon lit, malgré le chagrin, le sommeil m'envahit avec sérénité. Après le troisième, le neuvième, et le quarantième jour, comme le veut la tradition, nous faisons une prière, *Fatiha*, et par la même occasion nous levons le temps du deuil. Bien sûr cela ne comble pas notre chagrin. Le manque de son mari pour ma grand-mère, le manque du père pour ses enfants, le manque de notre grand-père (et aussi notre *fundî*) pour ses petits-enfants reste encore vif. Avec le temps, les souvenirs peuvent devenir flous pour les enfants que nous sommes, mais tout l'amour que nous avons reçu reste intact.

Le mariage d'Assaendi

Peu de temps après le décès de mon cher grand-père, mon grand frère revient en Anjouan et annonce à Mère ainsi qu'à toute la famille son désir de se marier. Cependant, il n'a pas encore de fiancée. Il est travailleur et tout le monde lui apporte un soutien inconditionnel pour ce beau projet. Son ami de toujours Chéla, se trouve également au pays et ils sortent souvent entre garçons, certainement à la recherche chacun de la fille idéale. C'est dans notre quartier, à quatre maisons de chez nous que, de toute évidence, Assaendi trouve sa perle rare, Fatima, cette jeune fille tant souhaitée. On se souvient tous des mots prononcés et je me régale à les partager avec vous.

« Mère, j'ai trouvé la femme idéale et je lui ai déjà fait ma demande en mariage. Elle a accepté mais je voudrais que vous m'accompagniez chez ses parents afin d'officialiser le mariage »

Bien que Mère trouve que tout va vite, elle y consent immédiatement et reste confiante. Ils en parlent alors à toute la famille car un mariage est plus qu'une relation entre deux personnes, c'est un lien qui unit deux familles. Très vite, les préparatifs s'organisent et en même temps que le mariage d'Assaendi, on organise aussi celui d'Assafi qui était déjà prévu avant même le décès de notre grand-père. On célèbre donc deux mariages en même temps, dans la joie et avec beaucoup de festivités. Deux nouvelles familles rejoignent ainsi la nôtre, ne formant alors qu'une seule grande et très belle famille, marquant aussi le début d'une grande descendance.

Chapitre IV - Retour vers Mayotte

Un faux départ

Deux mois après, en février, tout se met en place pour un nouveau départ, cette fois-ci clandestin, vers Mayotte. Ce genre de voyage¹ se fait dans la discrétion et sans jour précis. Nous préparons donc nos modestes bagages et n'en parlons à personne. Mais de mon côté, toujours un peu rebelle, je décide de le dire à mes amies qui sont devenues comme des sœurs. Noudhou, Housnati et Réhéma sont les premières informées, puis je parviens à voir Nour et Anrafa, moins disponibles depuis qu'elles sont mariées. Quant à Charmila elle est tellement prise par ses cours que j'ai bien du mal à la contacter. Mais j'ai pu les voir une à une et leur dire au revoir avec beaucoup d'émotion. Notre amitié est tellement forte que nous nous promettons, grâce à la technologie, de ne plus jamais arrêter ce lien malgré la distance. J'enregistre tous ces précieux numéros pour m'assurer que la flamme de ces belles amitiés ne s'éteigne jamais. Elles m'ont appris qu'on peut être sœurs sans être liées par le lien du sang.

¹ Voir en page 105 une explication du contexte politique et administratif impliquant ce départ « clandestin » de Soiyarta vers Mayotte.

Le 11 février, au début de la nuit, nous sommes informés d'un départ imminent vers Mayotte. Depuis que nous avons pris la décision de partir, nous sommes comme des soldats, sur le pied de guerre, attendant d'être appelés. Ainsi, lorsque l'on reçoit le message, nous sommes prêts. Toute la famille, ainsi que Charmila et sa maman, viennent nous dire au revoir. Avec mes parents et mon petit frère Chouanyibou, nous montons dans la voiture, d'autres personnes montent également. Nous comprenons qu'ils souhaitent se rendre sur l'île voisine française, sans connaître les raisons parfois évidentes ou mystérieuses qui les poussent à faire ce périlleux voyage. Une chose est sûre, nous partageons le même objectif. Trente minutes plus tard, nous arrivons à destination, du moins la première du long chemin qui nous attend. La voiture s'arrête dans une ruelle assez sombre et tout le monde descend, exceptés Mère, Chouanyibou et moi. Une maison fait office d'agence clandestine pour s'enregistrer et payer la traversée. Après un long moment, Père nous rejoint dans la voiture où nous restons en famille comme pour méditer, prier ensemble, puis on nous impose de nous rendre dans la maison qui est pleine à craquer, tel un centre de soins. Père qui comme toujours me porte dans ses bras, a bien du mal à trouver un matelas et une petite place pour me poser. Malgré le monde, nous sommes tous regroupés les uns à côté des autres, mais il règne un silence général. Les rares mots que l'on entend se font à voix basse, néanmoins on distingue plusieurs langues de l'archipel. Durant plus de trois heures nous restons dans cette grande salle et c'est alors que les dirigeants viennent nous dire que le voyage est suspendu à cause du mauvais temps. Bien que je souhaite faire ce voyage pour ma santé, je suis un peu soulagée d'entendre qu'on ne part pas et en même temps inquiète car je suis impatiente d'arriver à destination.

Le départ clandestin

Malgré la fatigue de la veille, nous nous levons dès l'aube et je sens dans mon corps plein de courbatures. Ça me fait un peu rire de penser que sans être encore montée dans cette embarcation précaire, *kwassa*, j'ai déjà mal partout. Je m'installe aussitôt sur notre terrasse où mes amies viennent me voir et comme si rien ne s'était passé la veille, nous passons la matinée à converser de la nuit, du quotidien et des anecdotes de tous ces gens qui passent par ce chemin épineux et onéreux. La journée continue dans la joie, tout en attendant un nouvel appel qui cette fois, ne tarde pas.

Le soir même, vers 22h, nous faisons le même parcours que la veille et nous restons dans la même maison jusque tard dans la nuit. Je n'ai plus la notion de l'heure à laquelle on doit se rapprocher du port d'embarquement, déjà déboussolée par le trajet et la longue attente. Je sens à ce moment précis Père passer mon bras sur son épaule, me porter et se mettre en route à pas vifs, malgré mon poids, pour ne pas se laisser distancer par les autres. Puis je le sens me retourner, poser ma poitrine sur son épaule afin de mieux me tenir pour entamer une descente à travers des débris de carcasses de vedettes abandonnées. Dans la pénombre de la nuit, on ne voit pas grand-chose mais je sens une odeur de poisson planer dans l'air humide et frais. J'entends aussi sous le poids des pieds, le son des déchets échoués le long du chemin ainsi que le chant des vagues. Alors que nous atteignons les fameux *kwassas*, Père me retourne et me pose le plus délicatement et le plus confortablement possible. Mère et Chouanyibou montent et s'installent à côté de moi. Mais la barque est déjà pleine et les organisateurs disent à Père de monter dans le prochain voyage. Ils l'assurent que des passagers aideront Mère à me transporter à l'arrivée.



Tout se passe tellement vite. Les passeurs ne laissent aucune chance à Père de pouvoir insister pour être avec nous qui sommes tous malades. Je n'en ai en effet pas encore parlé, mais Mère a depuis de nombreux mois la vue qui baisse de façon très rapide et elle ne distingue presque plus rien. De son côté, Chouanyibou souffre de son oreille droite depuis de nombreux jours et inutile de parler de ma situation... en somme, notre embarquement à tous les trois est absolument vital pour notre santé, mais cette traversée sans Père, seul à pouvoir nous aider, nous angoisse totalement.

La traversée

Nous voilà partis. Des hommes poussent la vedette et très vite je me sens comme dans un berceau, doux, emportée par la légèreté de l'eau. Une sensation paisible qui dure juste quelques minutes, car le moteur démarre et nous sort de cette paix, de ce léger sommeil. Peu à peu nous atteignons la haute mer avec d'immenses vagues à franchir et brusquement après, des creux vertigineux, comme si nous tombions au fond d'une mer ténébreuse. La nuit est noire, un sentiment de vide m'envahit et à tâtons je cherche un support, un espoir où m'accrocher. Au bout d'une heure, la dureté du fond de la vedette se fait sentir, mon corps me fait souffrir. Chaque fois que le bateau ralentit, une odeur d'essence étouffe le parfum frais de la mer, une odeur qui donne la nausée. Tout va de mal en pis avec cette houle énorme où l'on se retrouve parfois en l'air, suspendus et que nous retombons avec force. Mon cou me fait horriblement mal à chaque descente, j'ai l'impression que mon pied droit va se casser et avec la vitesse, je n'arrive plus à me tenir assise. Nous sommes très serrés car la barque est petite. Je prends alors conscience que rien n'est jamais comme on l'imagine. Mais je garde toujours l'espoir de retrouver ma santé, à chaque tentative que l'on fait, dans mon cœur je me dis que c'est la bonne solution, à chaque souffrance je supporte en me rappelant tous les maux passés. Je me persuade que c'est un mal pour un bien et on prie chacun dans nos cœurs. Je pense que tous, en silence nous espérons que chaque arrêt soit le dernier. À chaque ralentissement je me dis que nous sommes enfin arrivés, mais à chaque fois nous repartons de plus belle. Les dents serrées, des grimaces dans le noir, des pleurs en silence, le regard en quête d'une lueur au milieu du néant, je m'aperçois que l'esprit construit des murs, s'imagine des arbres, des plantes, des fleurs, quelque chose qui donne de l'espoir.

Sur une plage à Mayotte

Après cette nuit interminable, sombre, ténébreuse comme un long chemin rempli d'épreuves, une nuit à la fois épuisante physiquement et remplie de prières, nous percevons aux premières lueurs du jour, l'île de Mayotte. La barque s'avance droit sur une plage avec puissance pour se stabiliser sur le sable. Soudain, à la vitesse d'un éclair, tout le monde se précipite hors de la barque, et comme un éclair aussi, deux personnes me portent et me posent sur le sable encore frais et continuent leur chemin. En l'espace d'un instant mon esprit arrête de tourner, arrête de réagir, je suis couchée là sur le sol, le silence m'absorbe sans que je ne parvienne à prononcer un mot. Mère avec sa vue tellement basse ne sait pas où je suis. C'est Chouanyibou qui me trouve et se met à courir au milieu de nulle part pour suivre les autres qui partent et pour leur demander de l'aide, mais en vain. Mère se retourne inquiète, stupéfaite qu'on nous laisse ainsi et que je sois seule dans le sable. Elle ne s'attendait pas à cela. Je vois au loin tout le groupe s'effacer dans la végétation en haut de la plage et je comprends que les choses ne se passent pas du tout comme convenu. Un noble pêcheur qui se prépare à partir en mer, arrive vers nous et comprend vite la situation. Nous sommes Mère et moi sans voix, choquées de cet agissement inhumain. Cet homme prend alors le temps de me déposer sous les feuillages d'un grand manguier à l'abri du soleil et Mère reconnaissante lui adresse une prière pour que Dieu le guide en mer tout au long de sa vie. Ainsi, au même moment, se mêlent en moi des sensations tellement contrastées. Je ressens de la dureté, comme ce que l'on vient de vivre, comme le sol épineux sur lequel je me trouve. Mais déjà le toucher de la terre encore humide et ce pêcheur d'une grande humanité, sont comme une promesse. Le soleil joue entre les feuilles comme un clin d'œil et le vent souffle à souhait. Il déforme complètement la situation dans laquelle nous sommes. Mon esprit s'évade.

Chez mon Oncle

Nous croisons alors de belles personnes qui nous permettent d'appeler avec leur téléphone notre oncle Mohamed qui ne tarde pas à venir nous chercher. Nous sommes tellement soulagés de voir un visage familier après tant d'aventures ! Mais nous devons maintenant trouver un taxi. Là encore un monde de contrastes. Le taximan que nous trouvons, triple le tarif de la course sans aucune explication. C'est à prendre ou à laisser. Un nouveau procédé j'imagine pour les clandestins que nous sommes qu'il doit régulièrement prendre dans son véhicule. Malgré tout cela, nous arrivons chez notre oncle sains et saufs. Quel plaisir de prendre une douche et de partager ensuite un repas en famille. Mon petit frère Chouanyibou est tellement épuisé non seulement par le voyage mais aussi par sa douleur à l'oreille, plus forte qu'il ne la laisse paraître, qu'il s'endort une bonne heure. Moi comme d'habitude impossible de dormir dans la journée, je regarde alors la télévision. Quant à Mère, elle discute avec tout le monde et appelle Père resté en Anjouan pour le rassurer. Beaucoup de personnes viennent nous dire bonjour, beaucoup de visages amicaux, de sourires chaleureux, qui réchauffent nos cœurs. Mon grand frère Assaendi, installé à Vahibé avec sa femme arrive à son tour, ce qui nous comble de bonheur. En fait il n'était pas au courant de notre départ d'Anjouan, mais dès notre arrivée mon oncle l'a appelé. Père et Mère ne voulaient pas qu'il se fasse de souci.



Nouvelle Installation à Vahibé

Nous partons maintenant en famille vers Vahibé. Mes deux frères portent nos sacs et aident Mère, mon oncle me porte comme Père le fait d'habitude et nous voilà partis vers ce lieu que j'ai quitté de longues années. Lorsque le taxi s'arrête, je reconnais le grand manguier à droite de la route ainsi que les quatre autres qui dessinent le chemin vers la maison, mais quel chemin ! Assaendi me porte et traverse la route avec vigilance. Il entame alors la montée boueuse qui mène à la porte de sa maison. Sa femme Fatima est là pour nous ouvrir. Ne sachant pas que nous revenions à Mayotte, rien n'était prêt pour nous accueillir. Mais c'est avec beaucoup de joie que tous se mettent à préparer des couchages, notamment en cherchant du bois pour consolider un sommier en fer. Lors de notre premier séjour avec Mère, nous vivions seules et maintenant la maison prend un air bien plus vivant... Cette première soirée de retrouvailles, malgré le manque d'électricité que nous avons comblé par des bougies, me semble radieuse et le moment du coucher arrive très vite. Dans mon sommeil agité, je fais des cauchemars comme si j'étais encore en mer. Nous sommes poursuivis par quelque chose d'invisible et tout à coup je tombe dans la mer et je crie. Brusquement je me réveille, mon cœur bat à en rompre ma poitrine et Mère me tient la main affectueusement pour me rassurer. Elle me demande d'une voix inquiète si je vais bien. Je comprends alors que je suis bien dans la maison avec elle et non plus en mer. Ce voyage m'a vraiment affecté psychologiquement beaucoup plus que je ne pouvais l'imaginer.

Les soins au Centre Hospitalier de Mayotte

Dès le lendemain matin la priorité est de soigner Chouanyibou. Mère se rend donc avec lui aux urgences de l'hôpital, ils partent très tôt le matin et reviennent au coucher du soleil. Ça me rappelle de sacrés souvenirs, mais aujourd'hui je suis restée avec ma belle-sœur et encore fatiguée du voyage, je suis surtout restée allongée sur le lit qui remplit toute la pièce de la petite maison peu spacieuse. Heureusement, très vite le traitement donné à Chouanyibou le soulage et il est temps maintenant de reprendre le chemin de l'hôpital pour moi. Compte tenu de mes 19 ans, nous ne savons pas si je dois aller en pédiatrie ou dans un autre service. Le mieux est d'aller sur place surtout qu'au troisième jour de notre arrivée les douleurs se manifestent. Il est temps d'aller consulter. On sort alors une vieille chaise de bureau sur la route et un de mes tontons m'y assied pour attendre un taxi qui arrive, conduit par un vieil homme très digne. Il nous amène jusqu'aux urgences très aimablement, descend, me porte comme un père jusqu'à l'intérieur de l'hôpital avant de nous souhaiter bonne chance. Quel bonheur de rencontrer d'aussi nobles personnes. Nous l'avons chaleureusement remercié. Quelques minutes après, un soignant vient prendre ma température et me conduit dans une autre pièce où on me fait une prise de sang et on commence à me poser de nombreuses questions, notamment sur la mutilation de mes orteils. Nous patientons longuement dans le couloir en attendant les résultats, lorsque j'entends clairement deux hommes en blouse blanche parler de mon cas. Ils s'approchent alors de moi et je comprends que l'un d'eux est médecin. Il examine avec soin mes mains et mes pieds et veut me recevoir dans son service. Alors que nous patientons et qu'il doit être 16h, Assaendi vient prendre des nouvelles, persuadé que nous avons déjà fini. Mais au bout de cinq heures d'attente, il finit par partir, convaincu qu'ils vont me garder pour la nuit. Nous patientons toujours dans le couloir et

beaucoup de monde défile devant nous. J'imagine que chacune de ces personnes se sent seule, enfermée avec son mal. À vingt et une heures, alors qu'Assaendi vient juste de partir, un soignant me donne un petit sac avec des médicaments et nous dit qu'on peut rentrer. On lui explique qu'à cette heure, sans chaise roulante et sans aide pour me porter, c'est mieux si l'on peut rester à l'hôpital, mais de son côté il nous explique qu'il n'y a pas du tout de lit disponible. Il a cependant l'amabilité de nous prêter son téléphone afin de joindre Assaendi qui par chance n'a pas encore trouvé de voiture pour rentrer. Quelle journée !! nous traversons Mamoudzou de nuit avec ses mille et une lumières et nous arrivons à dix heures du soir à la maison, tous tellement fatigués qu'on se couche aussitôt sans manger. Lors de ce premier passage à l'hôpital, on nous a demandé de prendre un rendez-vous avec un rhumatologue, sans vraiment savoir où le trouver. Ainsi dès le lendemain, Mère et Chouenyibou partent tôt pour essayer de trouver le service du docteur Guéret. Le rendez-vous est pris mais ce sera dans trois mois, le 5 Mai, exactement. Nous sommes tous heureux de ce petit bout de chemin parcouru pour comprendre et je l'espère guérir cette maladie.

Arrivée de Père

Deux jours plus tard Père arrive, conscient que sa présence auprès de nous est capitale. Très vite, il entreprend de chercher des matériaux afin de rendre notre demeure plus spacieuse. Ses trois frères, mais aussi des amis viennent prêter main forte et en un rien de temps, ils ajoutent une grande pièce qui sera par la suite coupée en deux pour en faire deux petites chambres plus intimes. Nous nous accommodons de ce modeste logis, conscients de la préciosité et de la valeur de la moindre amélioration. Tout le chemin déjà parcouru pour

mieux construire l'avenir nécessite des sacrifices. Ce même mois, mon oncle Mohamadi, le petit frère de Mère qu'on appelle toujours Chela, nous rejoint à Vahibé, tout comme mon amie Anrafa avec son mari qui a de la famille au village. Quelle joie de retrouver des visages familiers. J'apprends aussi que mon amie Nour, est également à Mayotte mais en petite terre. La peur de se faire rapatrier ne nous permet pas de nous voir, mais nous parvenons à entretenir notre belle amitié à distance. C'est incroyable de se retrouver ainsi, chacun avec ses raisons. Cette situation est bien réelle et pourtant je me pose beaucoup de questions. Notre départ en famille est bel et bien dû à notre état de santé qui n'a pas pu se régler en Anjouan mais pour d'autres, c'est la situation politique qui les motive à entamer ce terrible parcours pour espérer un monde meilleur. Pourtant, chez nous il fait bon vivre sur nos terres en famille sans aucune insécurité au quotidien à part celle provoquée par les dirigeants qui ne font rien pour le peuple et qui sclérosent tout.

Examens médicaux – Un traitement adapté

Le 5 mai arrive et comme pour chaque déplacement, le chemin est long et périlleux depuis la sortie de la maison jusqu'à notre arrivée à l'hôpital. Pour ce rendez-vous très important, je suis accompagnée de Père et de Mère. N'ayant toujours pas de chaise roulante, me faire traverser l'hôpital jusqu'au service du Docteur Guéret est une autre étape bien fatigante que Père découvre et assume avec tellement de bonté. Après les formalités d'entrée que Mère connaît bien, nous nous retrouvons tous les trois assis dans le long couloir qui sert de salle d'attente pour la consultation. Le temps semble moins long car nous rencontrons, assis comme nous, un voisin de notre village en Anjouan qui depuis sa retraite se déplace

régulièrement entre la métropole et nos îles. Nous discutons de tout et de rien lorsque mon tour arrive. Le docteur Guéret me reçoit et j'avoue être à la fois intimidée, car je ne sais pas si je peux maîtriser une conversation en français, mais aussi anxieuse de revivre la douleur des soins.

Très gentiment, il me pose de nombreuses questions, me demande de raconter toutes les étapes de l'évolution de cette maladie qui n'est toujours pas nommée, mais aussi de l'informer d'éventuels antécédents familiaux. Je suis bien la seule de ma grande famille à souffrir de ce mal. Il m'examine attentivement et propose une hospitalisation pour un bilan complet, mais seulement demain car l'hôpital est encore une fois saturé. Père demande alors à son frère Mohamed de Kaweni de bien vouloir nous héberger afin d'éviter le chemin si difficile de Vahibé, ce qu'il accepte avec grand plaisir. La famille c'est sacré !... Après une bonne nuit, je suis hospitalisée pour une durée encore indéterminée dans le service de médecine où les malades ne sont pas accompagnés. Mais compte tenu de mon état, Mère est autorisée à rester avec moi. Durant ces quelques jours, j'ai la visite de nombreux médecins. Chacun cherche à comprendre ma maladie et me pose souvent les mêmes questions. À ma grande surprise, je m'exprime de mieux en mieux dans cette langue qui n'est pas la mienne et je n'ai plus peur de dialoguer. Je trouve même qu'à chaque fois que je parle au personnel soignant, je ressens un bien-être, je me sens plus légère. Un vrai soutien psychologique.



En effet, tous sont compréhensifs, prennent le temps qu'il faut et ne me jugent pas. Je suis tellement reconnaissante de l'amabilité de tout le personnel rencontré. Les examens se succèdent, les médecins passent, m'examinent et s'arrêtent de temps en temps pour se parler entre eux dans une langue encore différente, celle des médecins...

Je découvre aussi un nouveau service, celui de la rééducation fonctionnelle avec des ergothérapeutes et des kinésithérapeutes qui me manipulent pour évaluer mon niveau de force et de résistance. Je rencontre également un assistant social qui me permet d'avoir une couverture sanitaire et d'obtenir les papiers nécessaires. Mon séjour a finalement duré plusieurs jours et après avoir récupéré le traitement à la pharmacie de l'hôpital, je rentre pour la première fois en ambulance. Quel confort, surtout pour Père, de pouvoir bénéficier exceptionnellement d'un transport médicalisé.

De l'eau et de l'électricité

Je ne vous l'ai pas vraiment expliqué, mais sachez qu'à Vahibé nous n'avons ni eau ni électricité. Les hommes se chargent de chercher régulièrement de l'eau dans de gros bidons nécessaires à la cuisine, à la toilette et au ménage. Quant à l'électricité, nous sommes habitués à éclairer les pièces avec des bougies et nous cuisinons sur une gazinière. Cependant, bénéficier de ces deux sources vitales devient un rêve et grâce à l'entre-aide, à la famille, cela devient réalité. J'ai l'impression qu'un gros nuage sombre se dissipe petit à petit et je retrouve avec une immense joie ma chère télévision.

La force des traditions

Nous sommes en plein *Ramadwan* et alors que nous sortons d'une consultation programmée un après-midi, Père cherche comme toujours un taxi pour rentrer. Il met du temps car tout est bloqué suite à un accident. C'est finalement un chauffeur de mini bus qui accepte de nous conduire en faisant un grand tour inhabituel. Il nous installe Mère et moi heureusement devant car il s'arrête fréquemment pour prendre ou déposer des passagers. Ce jour-là nous avons quitté tôt la maison et en cette période de jeûne, nous vivons cette expérience magique de n'avoir aucune envie de manger avant l'heure du *futar*. Nous n'éprouvons aucune sensation de faim car tout est dans la foi et le mental. Assise dans le bus avec une magnifique vue, je me sens toute détendue malgré la situation fatigante. Je goûte le plaisir de toute cette route, de ces paysages, du vent qui souffle tendrement. Je ferme les yeux un moment, et en une fraction de seconde je me souviens du vent d'Anjouan cette nuit ou nous rentrions à la maison lorsque la traversée fut annulée. Nous sommes les derniers à être déposés à Vahibé juste à l'heure de l'appel des fidèles à la mosquée, à l'heure de la rupture du jeûne.

La quête des papiers

Commence alors un autre combat, celui des papiers nous permettant de circuler. Cependant, nous devons trouver une solution car je n'ai toujours pas de fauteuil, ce qui rend les déplacements compliqués et les attentes impossibles. Mon oncle de Kawéni nous rend un très grand service grâce à un voisin également handicapé qui possède un deuxième

siège roulant. À chaque fois que nous en avons besoin, mon oncle nous l'apporte en taxi et après la journée, il le ramène à son voisin qui en a régulièrement besoin. Ainsi nous pouvons Père et moi nous rendre à la préfecture afin de commencer les démarches de régularisation. Après maintes tentatives, nous obtenons chacun un récépissé de trois mois, signe que tous nos papiers sont en règle, mais qu'ils doivent étudier l'ensemble des pièces pour obtenir un titre de séjour. Chaque jour, l'espoir d'une nouvelle avancée m'anime et cette fois, grâce à ma carte de sécurité sociale, je peux bénéficier du service des ambulanciers pour les rendez-vous à l'hôpital, mais je n'ai pas encore de fauteuil car je n'ai pas encore la prise en charge à cent pour cent. Finies les attentes infernales sur la route en quête d'un taxi. Avant quand j'étais seule avec Mère, elle était ma tutrice auprès de la préfecture, ce statut lui donnait droit à un récépissé. Maintenant, compte tenu de sa santé et de sa vue qui baisse toujours et comme Père est également là, ils font équipe. Mère s'occupe de la maison et Père de tous mes déplacements ainsi que de mon dossier et le sien à la préfecture. Avec nos efforts, la seule victoire que nous avons obtenue est un récépissé renouvelable, pour chacun de nous deux. Rien n'est donc acquis car à chaque renouvellement les procédures sont à refaire. Nous avançons donc chaque jour avec une boule au ventre.

Les métiers de kinésithérapeute et d'ergothérapeute

Quelle belle surprise, après de nombreuses séances dans le service de rééducation fonctionnelle à l'hôpital, d'avoir la visite à la maison d'un kinésithérapeute. En fait, cette visite lui permet de mieux comprendre ma vie, les besoins par rapport au lieu. Durant cette rencontre, où je m'applique à lui répondre avec la plus grande précision, il me parle du

quotidien, de mes besoins, de mes rêves, me pose mille questions pour mieux m'aider, aussi bien physiquement que psychologiquement. Il s'appelle Sébastien et c'est comme un rayon de soleil avec ses cheveux blonds qui est là pour moi. On convient des jours de rendez-vous qui sont au nombre de trois par semaine. L'objectif de ces séances est de stabiliser mon état, sans régresser. Cependant, dès la première séance je me sens anxieuse car me reviennent en mémoire les douleurs vécues en Anjouan, mais j'essaye de ne pas le montrer. Au fur et à mesure des séances, mon corps s'habitue, mon anxiété finit par disparaître, laissant place à la confiance des soins qu'on m'offre avec bienveillance. Lors d'une séance avec Jean qui a remplacé Sébastien, nous profitons toujours de ces précieux moments de soin pour discuter. On parle de la vie, de livres et ce qui nous passionne tous les deux énormément, la psychologie. Dans son métier, c'est un aspect essentiel. Être attentif à la douleur intérieure, parfois plus vive que la douleur physique, en écoutant sans préjugés, telle est sa manière de procurer tellement de bien aux personnes qui souffrent. Il me donne ainsi des conseils sur la vie, tel un véritable ami, ou comme le ferait un frère. Jean se plait vraiment à Mayotte, il est même parti visiter Mohéli et la Grande Comore, sauf Anjouan. Pourtant il parle très bien le *shimaore*, qui se rapproche plus de l'Anjouanais. Lorsqu'il part en vacances, il se fait remplacer, soit par Lucas, très sympa, avec qui j'ai justement appris l'orthographe du mot sympathique, soit par Pedro qui est espagnol ou encore Paolo qui vient du Portugal. Tous ces kinésithérapeutes font des remplacements de trois à six mois. J'apprends beaucoup avec eux. J'aime les langues et ils m'apprennent à écrire de petites phrases, la base des chiffres espagnols puis des phrases du quotidien que je répète avec joie. Chacun d'eux m'offre des apprentissages qui sont gravés dans ma mémoire et même si je n'arrive pas à tout retenir, il reste toujours de beaux souvenirs dans ma tête. Grâce à eux, l'espagnol est entré dans ma vie, Mi Vida !

Fin mars 2017, je suis pour la première fois vue en consultation lors d'une mission spécialisée en kinésithérapie qui est organisée tous les six mois. Tous semblent d'accord qu'il me faut maintenant un fauteuil électrique. Cependant, l'accès à ma maison ne me le permet pas encore. Il faut être de plain-pied. Ils conviennent de m'équiper d'un siège confortable pour la maison et d'une chaise pliante pour les trajets. On m'équipe également d'un lit médicalisé ce qui rend le quotidien beaucoup plus confortable. Grâce à toutes ces personnes je suis bien prise en charge et maintenant je connais le nom de ma maladie, la polyarthrite rhumatoïde déformante. Mes semaines sont donc rythmées et mon suivi médical devient bien rodé. J'ai ainsi un rendez-vous tous les trois mois avec mon médecin traitant le docteur Maximilien Guéret et tous les six mois avec le docteur Jean-Marie Verbois. J'ai également les visites hebdomadaires des kinésithérapeutes et je me rends régulièrement à l'hôpital pour des prises de sang et pour des séances d'ergothérapie. Tous s'occupent extrêmement bien de moi durant ces années, ainsi mon état devient stable, les médicaments réussissent à endormir cette maladie cruelle et c'est une merveilleuse nouvelle. Toutefois, les années sans traitement en Anjouan ont freiné tous mes pas et la grande majorité de mes mouvements, mais surtout le plus claire de mes rêves, faisant de moi une spectatrice au premier rang de ma vie. Le dynamisme des équipes, leur accompagnement semaine après semaine font qu'indéniablement le service de rééducation fonctionnelle devient un peu ma deuxième maison. Je m'attache au personnel, qui là aussi tourne beaucoup. Ce jour-là je passe dans le service car Mathilde l'ergothérapeute va bientôt partir. Des au revoirs émouvants, touchants, car ces soignants donnent beaucoup aux malades. Ils savent offrir à chacune, à chacun, le réconfort, les soins et toutes les belles relations humaines qui font qu'on ne peut pas les oublier. Ces départs sont difficiles quand on reste, mais on sait que naissent alors de nouvelles rencontres. Ainsi, après le départ de Mathilde, je découvre Solenne. J'ai un peu de

mal à mémoriser son prénom, mais très vite je l'associe au soleil chaleureux de son sourire pour ne plus jamais l'oublier. Toujours attentive à ce que je vis au quotidien, nous échangeons aussi sur mes rêves. Consciente de mes difficultés et de mon parcours, elle m'apprend à oser me battre pour parvenir à réaliser mes souhaits les plus chers. Lors d'une nouvelle séance à l'hôpital, j'apprends que Solenne s'est blessée en moto. Elle est donc elle aussi dans un fauteuil roulant pour un moment et c'est Vincent qui la remplace durant sa convalescence. Ensemble nous faisons connaissance. Comme dans mon dossier figure toutes les choses que je veux apprendre, il découvre mes rêves : maîtriser l'informatique, parler l'espagnol et écrire un livre. Rien que ça... C'est donc sur leur clavier AZERTY que je fais mes premiers essais. Je commence à écrire de petites phrases qui me passent par la tête.

Il règne dans le service une ambiance dynamique où je sens que tous font leur travail avec joie, passion et bonne humeur, ce qui met chacun en confiance. Vincent et Solenne s'occupent de moi et comme j'aime les relations humaines, ils me le rendent bien, je me sens choyée. Je commence même à m'initier aux réseaux sociaux, notamment Facebook, ce qui est un nouveau moyen de voir le monde, de rester en quelque sorte dans la société. C'est comme dans la vie réelle. On peut grâce à ces nouveaux moyens faire de mauvaises rencontres, ce qui pousse à prendre des précautions, mais aussi en faire de merveilleuses qu'on n'échangerait pour rien au monde. Ainsi des personnes qui en dépit de la distance sont présentes chaque jour, me soutiennent, partagent leur expérience, me poussent aussi à révéler le meilleur de moi-même...

Toutes ces personnes sont précieuses.

À la recherche d'une formation

Après la partie médicale qui se met en place avec ces séances régulières, il est temps de chercher à me construire un avenir. Le parcours est semé d'espoir et parfois de découragement. Nous partons ainsi avec Assaendi tout d'abord pour rencontrer une assistance sociale à Mtsapere, mais la personne qui doit s'occuper de mon dossier est en formation. Nous partons ensuite vers l'association TAMA en sillonnant les ruelles du village. À notre arrivée, nous apprenons qu'ils travaillent juste auprès des adolescents de moins de dix-sept-ans. Ils nous conseillent alors de nous présenter au centre de formation ACE (Apprendre à Construire Ensemble) à Mamoudzou. Mon frère se rend compte que même si la ville n'est pas très grande, tout est loin à pied, surtout en me poussant sous un soleil de plomb. On ne baisse pas les bras pour autant et nous allons à ACE avec beaucoup d'espoir. Arrivés à destination avec toute la détermination qui nous accompagne, nous rentrons et, comme souvent, je suis un peu intimidée dès que je dois parler à des inconnus.

En entrant, des visages chaleureux nous accueillent. Mon frère me laisse le soin de m'exprimer et après une succession de mots de politesse, on me demande ce qu'on peut faire pour moi. J'exprime alors mon souhait d'étudier à la fois le français que je maîtrise encore mal, mais aussi l'informatique pour devenir secrétaire. Après l'inventaire de mon parcours scolaire et des formations qu'ils dispensent au centre, ils me donnent la liste de tous les documents à fournir pour démarrer une remise à niveau en français et mathématiques. Ils me souhaitent bonne chance et nous les remercions vivement, le cœur rempli d'espoir. La liste peut paraître simple, mais pour moi c'est encore une nouvelle étape à franchir car je n'ai rien de tout cela : dossier d'inscription MDPH (Maison départementale pour les

personnes handicapées) ; carte d'invalidité ; attestation pôle emploi; attestation de sécurité sociale. Nous profitons de ce grand enthousiasme pour nous rendre au centre MDPH qui malheureusement est déjà fermé. Mon désir d'apprendre reste intact, mais j'ai conscience que le chemin pour y parvenir est loin d'être terminé.

L'école de musique

Par cette belle journée où je me trouve dans le service de rééducation, j'apprends que la directrice de l'école de musique a pris contact avec Madame Pascale, la cheffe de service et l'équipe. L'école va fêter ses 20 ans, et ils préparent une journée festive au bénéfice du handicap. Ils souhaitent trouver un ou une jeune à aider et c'est ainsi que je suis choisie parmi de nombreux dossiers étudiés. Pour faire ma connaissance et choisir quelle aide apporter, il est donc prévu que Solenne et Cécile, prénom de la Directrice de l'école de musique, viennent à Vahibé dans notre maison. Malgré leurs emplois du temps respectifs bien chargés, elles trouvent le temps de me rendre visite et le jour tant attendu pour moi arrive. Nous nous saluons amicalement. Cécile est une femme chaleureuse et pleine de gaieté, il me semble l'avoir déjà vue à la télévision. Je suis un peu intimidée et en même temps elle me met totalement à l'aise. C'est une belle personne qui ne souhaite que m'aider à réaliser l'un de mes rêves en m'offrant un ordinateur portable. En réalité ce cadeau prévu pour le jour de la grande fête est bien plus qu'un simple ordinateur. C'est me donner la voix, l'occasion de mettre des mots sur mes sentiments, une plume pour y réciter le doux et amer poème de ma vie. La date de la grande fête est prévue début mai 2018, mais Mayotte est paralysée par une longue grève qui dure et s'enlise. L'événement ne peut donc avoir lieu comme convenu.



Mais après cette tempête sociale, Mayotte, l'île au jasmin, peut enfin renaître de ses cendres. De nouveaux pétales sont sur le point de voir le soleil, la faune et la flore deviennent plus belles encore. Au petit matin, Solenne m'appelle pour confirmer un rendez-vous au service de rééducation le 30 avril. De cet appel banal en apparence se dégage comme un mystère et je détecte dans le son de sa voix, un air particulier d'enthousiasme. Ce fameux jour, je dois tout d'abord voir le docteur Guéret à neuf heures et ensuite Solenne à onze heures.

À mon arrivée avec Père dans le service, alors que nous attendons Solenne, la cheffe d'équipe, madame Pascale, vient me voir pour me dire au-revoir car elle aussi part bientôt pour Paris après tant d'années de service à Mayotte. Elle m'offre une petite pochette dans laquelle je découvre un bracelet, et aussi une petite boîte avec des bijoux. Bien plus que des cadeaux, ce sont des trésors qui me sont donnés. Ces magnifiques attentions, ces sentiments sincères me touchent profondément. Solenne ne tarde pas à arriver mais elle n'a pas sa blouse de travail. Elle me conduit dans la salle d'ergo et après quelques échanges amicaux, je sens qu'il se prépare quelque chose d'inhabituel. Elle échange des regards et des sourires avec les collègues qui passent, change de sujet pour garder le suspense jusqu'à la dernière seconde. En un clin d'œil, elle me fait passer dans la salle de gymnastique plus spacieuse et j'aperçois tout d'abord Cécile, puis, comme si c'était un spectacle de théâtre, les enfants de l'école de musique cachés derrière un rideau arrivent un par un près de moi. Tous viennent me dire chaleureusement bonjour et le dernier porte un cadeau, me dit bonjour et me le donne. Ils m'aident à le débiller et devinez ce qu'il contient ? Un ordinateur portable. Oui nous en avons parlé, oui j'en rêvais, mais là le voir est une véritable surprise. Toute émue presque bouche bée, je parviens à exprimer ma sincère reconnaissance au mieux.

J'apprends aussi que Solenne est venue exclusivement pour moi, comme chaque personne qui est présente, professeurs, parents d'élèves et les professionnels du CHM, du service de rééducation et d'autres branches que je ne connais pas. Pour bien animer l'occasion, les enfants chantent et dansent plusieurs mélodies légendaires, avec des paroles qui me ramènent en enfance, lorsque nous étions encore dans mon village, souvent à la pleine lune, formant un cercle, jouant, chantant, rythmant avec nos mains ces chants anciens. Puis, après un petit moment plus calme, Cécile se transforme en conteuse et nous émerveille avec deux histoires tout à fait magnifiques, un moment clairement inoubliable. Je ne peux imaginer qu'autant de personnes puissent se réunir au même endroit, juste pour moi, pour mon bonheur. Nous échangeons nos contacts avec les enfants et on se fait la promesse de garder le lien. Solenne est encore à côté de moi, veille à mes besoins et c'est bien plus tard que j'apprends que ce si beau jour est celui de son anniversaire. Alors qu'elle est la reine du jour, elle choisit de planifier une surprise pour moi. Madame Pascale n'est pas la seule à quitter Mayotte cette année, Solenne aussi part poursuivre sa vie en métropole. Malgré ce vide, nous savons que nous écrirons encore de nouvelles lignes ensemble grâce aux réseaux sociaux. Nous avons tissé de tels liens infailibles que la distance ne nous séparera jamais.

Les papiers toujours

Dans le même temps, alors que nous nous battons pour une vie stable et paisible, la préfecture ne nous délivre plus les récépissés pour Père et moi et nous vivons ainsi à nouveau dans l'incertitude. L'angoisse que cette situation génère au quotidien, à chaque fois que Père sort, est terrible. Avoir toujours peur de ne pas le revoir près de nous, de devoir tout recommencer, tout abandonner, me mine. Nous relançons les démarches toujours et encore avec les conseils et l'aide de tous ceux qui nous entourent. Alors que je suis en consultation à l'hôpital, Paolo le kinésithérapeute décide de nous aider et nous conduit à la préfecture. Nous comprenons qu'ils ne veulent plus délivrer de récépissé à Père, qu'ils ont aussi un peu mélangé mon dossier et celui de Père. Du coup très vite après cet échange, la préfecture me renouvelle un récépissé. Le problème est que sans mon Père, je ne peux absolument rien faire. On reprend alors un épineux chemin, sans relâche pour parvenir au bout de quelque temps à recevoir également pour Père le renouvellement de son récépissé.

Notre vie continue avec la plus grande simplicité et le plus de dynamisme possible. Le plus dur au quotidien restent les déplacements car la maison est vraiment inadaptée avec ce chemin escarpé. L'idéal est maintenant de pouvoir trouver un espace où vivre de plain-pied. Tout le monde nous conseille de déménager, mais nous n'avons guère les moyens d'y parvenir, avec Père sans autorisation de travailler et sans accès aux aides. Après de nombreuses prises de contacts dans différentes structures, nous ne pourrions déposer des dossiers qu'après l'obtention d'une carte de séjour de dix ans.



Solenne et les travaux à Vahibé

Prévus certainement de longue date, des travaux de stabilisation commencent sur la route de Vahibé, avec construction de murs de soutien et une route toute neuve. Cependant, nous apprenons par des voisins qu'ils vont fermer le chemin devant chez nous. Cette nouvelle nous angoisse un peu plus, car l'autre chemin qui passe par le village est bien plus escarpé, boueux et aussi beaucoup plus long pour rejoindre la grande route et trouver un taxi. Lors d'une matinée à l'hôpital, j'en parle à Solenne qui comme toujours met son cœur dans tout ce qu'elle fait. Elle appelle alors la mairie pour expliquer la situation de sa patiente (moi) et chose incroyable, elle obtient qu'ils laissent un espace avec la construction d'un escalier pour maintenir l'accès côté route, ce qui nous soulage énormément. Elle est vraiment extraordinaire. Tous ces rendez-vous médicaux que beaucoup qualifieraient de pénibles sont pour moi une respiration, un souffle d'un infini soulagement. Je peux ainsi sortir de la maison de tôle chauffée par le soleil où règne une chaleur étouffante, sentir le vent sur mon visage, voir les couleurs naturelles qui emplissent mon cœur de joie et d'espoir.

Chapitre V- L'espoir toujours

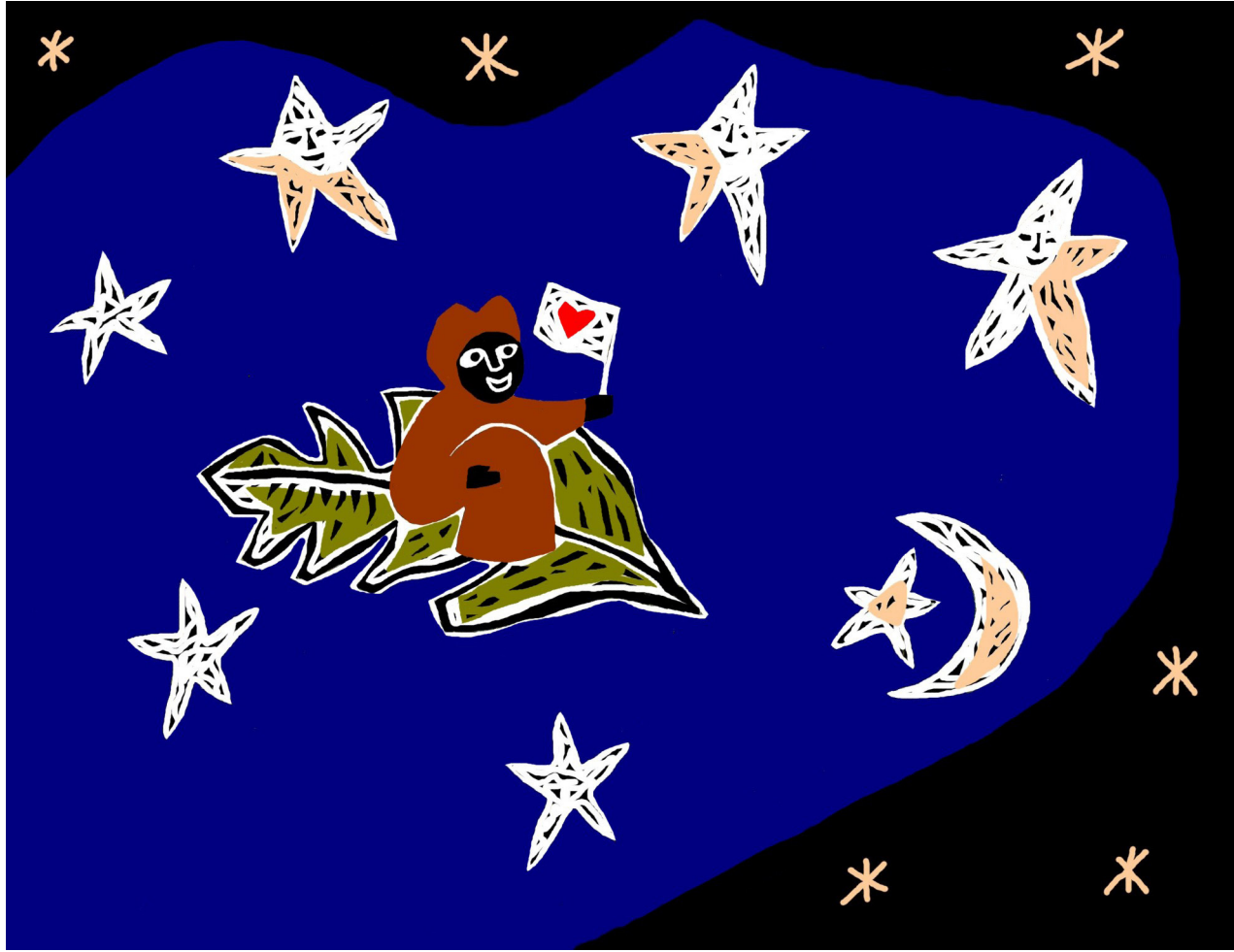
Des nouvelles de ma famille et de mes belles amitiés

Début novembre 2018, je suis appelée par la préfecture pour récupérer ma carte de séjour. C'est une joie immense, on se réjouit de cette grande victoire même si nous souhaitons, Père et moi être gagnants tous les deux. Cependant, il reçoit maintenant régulièrement ses récépissés, nous gardons donc toujours l'espoir qu'un jour tout soit stable. Ce même jour, en arrivant devant la maison, j'appelle mon cher petit frère Chouanyibou pour lui annoncer, toute joyeuse et émerveillée, cette nouvelle porte qui s'ouvre, non seulement pour moi mais pour toute la famille. Notre devise familiale est, et restera toujours, nous battre pour une vie meilleure, tous ensemble. En fait depuis notre arrivée en 2016, Chouanyibou est scolarisé en Petit-Terre, sous la tutelle de notre oncle qui a fait les démarches auprès du tribunal. Après déjà deux années de procédure, je suis naturellement persuadée qu'il va être le premier à jouir d'un quotidien sans inquiétude. Son adaptation est remarquable, il travaille bien à l'école mais nous nous voyons seulement aux vacances scolaires. Heureusement qu'il existe le numérique pour communiquer régulièrement. C'est la première fois qu'il vit ainsi loin de nous et sa maturité m'impressionne toujours. Mais les deux années sont passées sans que son dossier n'avance et plus il grandit, plus le risque devient sérieux, ce qui l'angoisse autant que nous. Depuis son entrée à l'école, il s'investit aussi en tant que sportif, fait des courses tout d'abord dans le cadre de l'UNSS, puis depuis quelque temps est licencié dans le club

d'athlétisme à Labattoir. Mon Grand frère Assaendi est donc marié et nous vivons toujours dans la même cour où nous avons vu naître deux petites filles. Chacune a son caractère bien turbulent mais elles sont adorables. Il est toujours bijoutier et maîtrise l'art d'orner de nombreuses femmes avec des bagues de fiançailles ou des trousseaux complets. Il a aussi régularisé sa situation et a ainsi pu revoir la famille en Anjouan. Il pense parfois changer de métier ou au moins ralentir car ce travail est très minutieux et comme il est toujours assis, il souffre maintenant du dos. Comme c'est une véritable passion, il réfléchit et cherche d'éventuelles formations qui pourraient lui plaire sans jamais baisser les bras. Mes grandes amies Anrafa et Nour ont chacune fondé leur foyer sur le territoire. Concilier la vie de famille et la situation avec la peur de circuler et de se faire rapatrier, font que nous ne nous voyons pas souvent. Là aussi pour Nour, le téléphone nous permet de garder ce lien si précieux de l'enfance. Quant à Anrafa, on arrive à se voir plus régulièrement car elle vit comme moi à Vahibe. Nous nous retrouvons avec sa grande et belle famille pour partager des moments tous ensemble. Mais on n'arrive plus à faire nos petits mouchoirs brodés comme avant. Par contre moi je continue mais j'ai du mal avec l'approvisionnement des matériaux et les ventes. C'est donc ma grande sœur El-Badriat qui a fini ses études de droit en Anjouan qui m'envoie les matières premières et se charge aussi de les vendre. Elle s'est mariée et avec son mari ils œuvrent tous les deux au quotidien pour une vie professionnelle stable, dans un pays pour le moins chaotique. Pour vendre mes petits mouchoirs une amie de Mayotte, Elise, me parle du marché de Coconi et c'est ainsi qu'au fil du temps j'arrive également à vendre ici surtout ceux réalisés en *shiromani*, ce tissu bicolore typique de l'archipel.

Le numérique m'a vraiment aidé tout d'abord à rafraîchir des relations qui s'étaient fanées avec le temps. Ainsi on s'est retrouvée avec Faouzia, partie étudier au Sénégal et j'ai des nouvelles de ma tante et ma cousine, parties en Égypte il y a tellement longtemps. On est aussi toujours en contact avec ma grande amie Charmila, qui étudie à l'université d'Anjouan. Quant à ma petite sœur Ridhoini elle poursuit ses études, nous parlons aussi de temps en temps mais elle n'a pas encore de téléphone. Ses parents d'adoption la préservent le plus possible, au moins jusqu'à l'obtention de son bac, ce qui n'est pas si simple car toutes ses amies en ont un. Ainsi j'écris jour après jour avec l'encre du cœur une belle histoire. Toutes et tous m'ont accueillie dans leurs vies, depuis le premier instant, et m'accompagnent au rythme de mes projets, me portent toujours au fond du cœur, avec pour destination d'arriver au meilleur de ma vie, notamment lors des rendez-vous avec mère nature comme cette inoubliable journée à Hajangua avec l'école de musique. Me viennent alors des mots qui jaillissent de ma bouche :

« Voilà Soiya, tu as appris à t'amuser avec une feuille de cocotier et une tige, avec un bouchon de soda et un fil de sac de riz, tu as traversé la marée d'un destin plutôt agité, tu es portée par le meilleur des amours, celui de parents en or et tu es enveloppée dans un shiromane de tendresse. La vie t'a appris à te battre pour avancer, avec comme valise un cœur rempli d'amour et comme drapeau des valeurs transmises avec grand soin. Tu es guidée par chaque étoile que Dieu a faite apparaître dans ton existence et inspirée par la foi d'un avenir florissant »



L'année 2020

Aujourd'hui je continue mes traitements, je continue de rêver et de me battre pour construire ma vie professionnelle. Grâce à ma belle-sœur Fatima, j'apprends l'existence d'une structure, la Mission locale, qui aide les jeunes à s'insérer professionnellement. Tout le monde m'encourage à concrétiser mes projets, que ce soit de près ou de loin. Mais je ne sais pas si j'y ai droit. Ainsi, je fais part d'un de mes projets à Cécile qui me soutient et m'oriente justement vers cette structure. Père m'accompagne comme toujours, ce qui me rassure beaucoup. Une fois arrivés, nous sommes bien accueillis, accompagnés et écoutés. Un conseiller m'oriente vers un centre de formation ACE. Cette fois j'ai tous les documents pour réaliser l'inscription et, en janvier 2020, j'acquière les conditions nécessaires pour accéder à une formation professionnelle. J'obtiens alors un rendez-vous pour un entretien, ce qui me permet de me sentir de plus en plus confiante.

Jusqu'à présent je me sens toujours un peu inquiète, je me demande comment m'en sortir dans la société, comment évoluer dans un monde inconnu ou bien comment avoir la force d'avancer. Mais avec le courage que je puise loin en moi, je me sens capable de réussir, de m'appliquer à cultiver mon savoir jour après jour, pour me construire un bel avenir. La motivation d'améliorer mon quotidien ne me quitte plus une seconde. Le plus beau dans tout ça c'est que je ne suis jamais seule, Dieu m'a donné l'immense chance d'avoir une famille formidable, que malheureusement beaucoup n'ont pas eue.

Les premiers mois de formation ne sont pas simples, mais grâce à la journée "vide grenier" en décembre dernier, organisée par les élèves de l'école de musique, nous vendons divers articles, comme des jouets, des vêtements mais aussi mes mouchoirs brodés, ce qui nous permet d'avoir un moyen de transport, Père et moi, pendant environ un mois, le temps de régler les procédures ambulancières. J'ai également maintenant un compte en banque à mon nom.

Au centre ACE, j'ai comme formateur monsieur Patrick. Dans ce centre, chacun a sa mission mais lui j'ai l'impression qu'il est comme un père de famille. Il veille sur tout, fait en sorte que tout le monde s'entende, que tout fonctionne bien dans le bon respect des règles.

Après la période de confinement Père reçoit un rejet de la préfecture, avec comme conséquence : sortie du territoire. On cherche alors comment démontrer à l'administration que dans mon état de santé et celui de Mère, il est totalement impossible que Père quitte Mayotte. En fait, il possède une carte d'identité biométrique lui permettant, en toute légalité, de renouveler son passeport à distance, ce que semble ignorer la préfecture de Mayotte. Nous continuons donc les recours pour lui et nous déposons une première demande pour Mère, en attente des suites favorables de nos démarches, notamment pour la demande de logement social.

Suite à la pandémie covid-19 qui a handicapé le monde, je reprends ma formation, le tout avec le respect des gestes barrières, notamment le port du masque. Je suis maintenant soutenue par des hommes et des femmes, guidée par le parfum d'ylang, des ambulanciers hors norme, qui se dévouent pour tous leurs patients, me conduisent en cours et me ramènent à la maison, chaque jour qui se lève. Je leur souris et m'applique afin de réussir, avec l'ambition de devenir une bonne secrétaire ! Je viens également chaque lundi matin à l'école de musique pour finaliser cet ouvrage avec bien sûr les élèves de 3ème mais également deux jeunes services civiques de l'ARLL (Agence régionale pour le livre et la lecture) et Moihedja, la charmante secrétaire de l'association, qui m'accompagnent tous vraiment dans ce rêve que j'ai de partager mon histoire avec vous tous qui me lisez.

Et pour finir, j'ai compris que la vie est une grande partition. Il n'y a pas de hasard, toute chose arrive pour une raison et chaque personne que nous rencontrons a un rôle à jouer dans notre existence, qu'il soit petit ou grand. Certains vont nous blesser, nous trahir et nous briser le cœur. Ceux-là nous rendent plus forts. Certains vont nous donner une leçon, car toute erreur commise nous enseigne la vie, pas pour nous changer mais pour nous aider à prendre conscience des vraies valeurs. Ceux-là nous font grandir et nous rendent meilleurs. Et d'autres arrivent dans notre vie pour simplement nous inspirer et nous aimer. Ceux-là nous rendent heureux. Enfin, il y a une grâce à toute chose. Tout est grâce !

Mes sincères remerciements !

Au terme de cet ouvrage, Je rends louange à Dieu le Tout-Puissant, le très miséricordieux, de m'avoir donné la chance, la force et le courage de tout ce que j'ai pu accomplir, tout au long de ma vie, de toutes les bonnes personnes qu'il a mises sur le chemin de ma vie.

Je tiens à témoigner mes sincères reconnaissances à tous ceux qui n'ont ménagé aucun effort pour que ce travail puisse voir le jour, dans les meilleures conditions. Tout d'abord, j'adresse tous mes remerciements à mes précieux parents, pas juste pour m'avoir donné la vie, qui est déjà un vrai trésor, mais de m'avoir porté sans relâche dans ces épreuves. Je remercie également toute ma merveilleuse famille d'être toujours présente pour tout et à tout moment.

Je n'oublie pas mes médecins traitants, le docteur Maximilien Guéret et ses collègues, les docteurs Jean Marie Verbois et Bamoudou Nassim ainsi que tout le service de rééducation du CHM pour l'attention que vous m'avez toujours portée, jusqu'à ce jour, sans oublier Solenne et madame Pascale.

Je remercie l'ensemble des services du CHM et tous les hospitaliers du monde pour le fabuleux travail qu'il font au quotidien ainsi que les ambulanciers et plus spécialement les ambulances Ylang de Mayotte pour leur bravoure et leur dévouement aux patients.

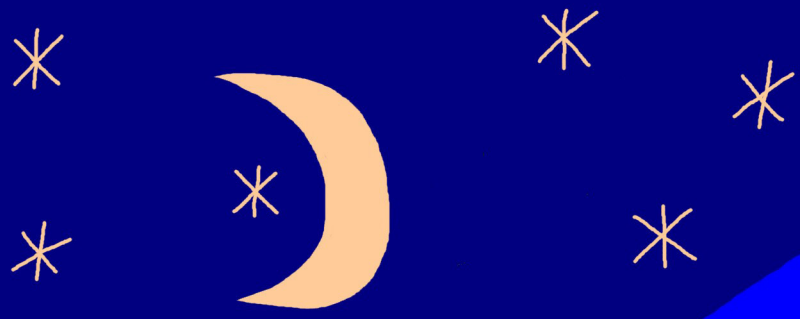
Je remercie infiniment l'école de musique, Cécile, Lorraine, tout le personnel et tous les élèves adorables qui n'ont jamais délégué et bien naturellement leurs chers parents.

J'ajoute encore les structures d'insertion professionnelle qui donnent une deuxième chance à ceux qui veulent réussir dans la vie et tout particulièrement la mission locale et l'ACE de Mayotte.

Ainsi, j'adresse mes vifs remerciements encore une fois à mes parents, qui ne seront jamais suffisants compte tenu de leurs valeurs, à mes frères, à mes sœurs, et à toute ma famille mais aussi à mes très chères amies, d'être toujours là, en toute circonstance.

Merci à vous tous de votre amour, merci de toujours m'apporter le soleil qui réchauffe mon cœur même lorsque le temps est grisâtre, merci d'être mes étoiles chaque nuit qui apparaissent même dans le brouillard, merci de m'avoir tant inspirée, de m'encourager et me soutenir dans tout. Je vous témoigne ma profonde gratitude, qu'aucun mot ne peut décrire.

ouest

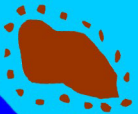


Le croissant des îles de la lune

Est



Grande Comore



Mohéli



Anjouan



Mayotte



Note explicative sur les traversées de Soiyarta

En lisant ce livre, vous vous poserez certainement la question de savoir où se trouve l'archipel des Comores et notamment les îles de Mayotte et d'Anjouan.

Vous vous questionnerez probablement aussi sur l'histoire de cette région et plus spécifiquement sur l'histoire politique qui a permis à Soiyarta d'être évacuée sanitaire en 2004 entre son île d'origine et Mayotte. À cette période et depuis 2001, Mayotte la française est une collectivité départementale d'outre-mer où s'applique progressive le droit commun métropolitain. Ainsi, malgré l'instauration du visa Balladur en 1995, la coopération médicale se fait relativement facilement dans des cas de force majeure comme celui de Soiyarta. En 2011 Mayotte devient le 101e département français et face à l'urgence et aux complexités administratives, la famille n'a pas vu d'autre alternative en 2014 que de traverser clandestinement pour accéder le plus rapidement possible aux précieux soins.



Témoignage des élèves ayant accompagné Soiyarta

Durant l'année scolaire 2020-2021, nous étions sept élèves en 3^{ème} option musique et deux jeunes en service civique à l'ARLL - Agence Régionale du Livre et de la Lecture - tous volontaires pour accompagner Soiyarta durant plusieurs mois dans la réécriture de son récit de vie, MI VIDA. C'était important d'être avec elle après avoir lu son texte et s'en être imprégnés. Nous avons progressivement défini et nommé des chapitres et des paragraphes. Il fallait aussi être sûrs de bien comprendre, bien « traduire » ce que voulait expliquer Soiyarta dans cet énorme travail de mémoire qu'elle a réalisé en français, qui n'est pas sa langue maternelle. Nous avons tous été étonnés qu'elle ait autant de souvenirs de son enfance et c'est bien en la questionnant que nous avons appris que sa maman était à ses côtés pour transmettre ce récit. Ces échanges nous ont fait prendre conscience de nombreux aspects que nous n'avions pas mesurés. Par exemple, la difficulté de vivre en famille avec une enfant souffrant d'un handicap, qui plus est, sans avoir les papiers français, elle qui est comme une cousine pour nous, compte tenu de l'histoire de nos îles de l'archipel. Nous avons également mesuré et découvert certains aspects de nos traditions que nous ignorions, comme les détails précis de la culture des tomates ou ceux de la fabrication des couvre-chefs brodés pour les hommes ou encore ceux sur les bâtonnets confectionnés en matière végétale pour apprendre à compter. Tout nous a passionné et c'est pour cela que nous remercions Soiyarta du fond du cœur pour ces enseignements. Nous souhaitons que ce récit soit lu par un maximum de personnes. On pense bien sûr à tous les habitants de nos îles, mais aussi à toutes les personnes qui souffrent d'un handicap car son moral et son sourire dans toutes les situations qu'elle a traversées nous ont sincèrement donné une sacrée leçon de vie. On pense aussi au personnel soignant de l'hôpital à qui elle rend un magnifique hommage. Peut-être ne se rendent-ils pas compte à quel point ils sont importants. Alors si parfois ils doutent, ce livre ne peut que les conforter dans leur vocation.

Rashna, Nawel, Naoura, Shamnaz, Swaydat, Roihim, Irina, Kiliane et El Farouk

Mi Vida : un récit positif

Daniel Senovilla Hernández

IR CNRS- Migrinter- Université de Poitiers

Depuis les années 2000, le laboratoire Migrinter- UMR 7301 Université de Poitiers et CNRS- est devenu l'un des pôles de référence européens dans l'étude de la thématique de la migration indépendante de mineurs et de jeunes, notamment suite à l'organisation de deux colloques internationaux (octobre 2007 et octobre 2012), à la coordination du projet européen PUCAFREU (Promouvoir l'accès aux droits fondamentaux des mineurs non accompagnés en Europe) entre février 2011 et avril 2013, à la réalisation de l'enquête MINAS (2014-2016) autour de l'interprétation de la notion d'intérêt supérieur de l'enfant appliquée aux mineurs migrants isolés et du projet REMIV, recherche-action sur la situation des jeunes migrants isolés dans le département de la Vienne en collaboration avec un centre socio-culturel, la Maison des Trois Quartiers. En parallèle, les lancements en 2014 d'un Observatoire sur la Migration des Mineurs (OMM) et en 2015 de la revue Jeunes et Mineurs en Mobilité se situent dans l'optique d'une consolidation et d'une évolution de la connaissance sur ce sujet.

Suite à ces diverses expériences de recherche, et à notre volonté affichée de valoriser et porter la parole des jeunes personnes en situation de migration avec lesquelles nous travaillons, nous avons constaté que l'utilisation de formats créatifs et artistiques pouvait aider à faire émerger les récits de ces jeunes personnes et de les aider à surmonter leurs logiques réticences à se dévoiler. Le théâtre, la photographie, le dessin, la radio, la musique et, bien sûr, le récit littéraire constituent des formes de transmission adaptées et pertinentes permettant de valoriser l'expérience vécue avec leurs mots, leur subjectivité et perceptions et leur style. Dans cette optique nous avons notamment contribué à lancer en collaboration avec la maison d'édition Dacres une collection littéraire intitulée « Ces récits qui viennent ».

Plus récemment, dans le cadre du projet Migration Positive porté depuis septembre 2020 par l'OMM et cofinancé par le programme CPER INSECT, nous nous sommes fixé l'objectif de montrer que les récits positifs sur la migration existent et peuvent devenir visibles. Plus précisément, nous avons généré une dynamique de discussion avec des jeunes migrants et des membres de la société d'accueil pour produire des récits sur les aspects positifs de l'expérience migratoire. Sans ignorer les difficultés et les problèmes, notre choix a été d'essayer de contribuer à changer le paradigme d'une perception négative et conflictuelle de la migration, pour permettre de rendre visible ses apports plus positifs et constructifs.

Soiyarta nous dit dans son livre que « toute chose arrive pour une raison et chaque personne que nous rencontrons a un rôle à jouer dans notre existence, qu'il soit petit ou grand ». Quand son texte est arrivé entre nos mains, il a paru une évidence qu'il puisse être valorisé dans le cadre du projet Migration Positive. Comme par hasard, mais Soiyarta nous dit qu'il n'y en a pas, nous sommes entrés en contact en même temps avec le dessinateur Patrick Bonjour qui s'est tout de suite montré enthousiaste et prédisposé pour nourrir ce projet avec ses magnifiques illustrations.

C'est donc avec une grande fierté que nous vous présentons le récit de Soiyarta. Ses paroles nous captivent par sa sincérité, fraîcheur et spontanéité. Nous sommes admiratifs de sa capacité à surmonter les obstacles que la maladie a mis dans sa vie. Nous nous inspirons et apprenons de la belle solidarité intrafamiliale et communautaire qu'elle nous décrit dans son livre. Enfin, nous tenons à mettre en exergue et à souligner que – malgré les discours politisés, partiels et mensongers sur les personnes qui migrent – son livre constitue un magnifique hommage à une France humaniste et fraternelle, à une République représentée par des personnes solidaires qui se battent au quotidien pour faire honneur à ses emblèmes.

Plein de bonnes choses à toi dans ta vida Soiyarta !

Migration Positive

Aspects positifs de l'expérience migratoire

Pour découvrir toutes les productions du projet Migration Positive



Achévé d'imprimer en juin 2022

Tous droits réservés Migrinter & Soiyarta Attoumani & Patrick Bonjour

MI VIDA est l'histoire d'une petite fille, Soiyarta qui a grandi sur l'île de Anjouan aux Comores. Une enfance très heureuse dans son village, entourée de toute sa famille et une vie rythmée par des traditions et rites ancestraux. Scolarisée jusqu'en CP2, sa vie et celle de sa famille est brutalement bouleversée par une maladie qui la conduit à Mayotte pour y être suivie. Soiyarta, toujours souriante grâce à la force de son enfance et au soutien de ses parents, entame alors son plus grand combat. Avancer, se battre pour vivre comme une jeune fille de son âge. Aujourd'hui c'est en chaise roulante qu'elle sillonne l'île avec son papa et par son récit d'une force contagieuse, elle nous pousse à réfléchir sur les maux de nos vies

MI VIDA

Mon Combat

TEXTE : SOIYARTA ATTOUMANI
DESSINS: PATRICK BONJOUR



Observatoire
de la **Migration**
de **Mineurs**

MIGRINTER - CNRS - Université de Poitiers



MUSIQUE À MAYOTTE



GRAND POITIERS
Communauté d'agglomération



RÉGION
Nouvelle-
Aquitaine



ISBN- 978-2-9556328-4-0 - Copyright: Migrinter, Soiyarta Attoumani & Patrick Bonjour - Ne peut pas être vendu

